
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

A M. A. Barbeau, hommage de l'auteur.

Foleÿ

ÉKI

Foleÿ, Antoine Édouard

1874


PÈRE et DIEU
des CRUELS
HUMAINS
MAGELLAN

DÉDICACE.

A MADAME FÉLICIE GUILLAUME.

CHÈRE ET BIEN CHÈRE AMIE,

Sans vous, je n'aurais jamais eu comme protecteurs Prosper Enfantin et Adolphe Jullien; permettez-moi donc, en cette dédicace, de rapprocher leurs noms du vôtre.

Dr A.-E. FOLEŸ.

INTRODUCTION.

Le Docteur Antoine a Maitre A+B.

Nouvelle-Zélande, presqu'île de Bancks,
baie d'Akaroa, janvier 184...

Merci, mon cher ami, merci de m'avoir confié ton pupille. Sa légèreté m'amuse et son expansion me fait du bien. Ce m'est un précieux compagnon de voyage.

Le croirais-tu, après cinq mois d'intimité parfaite, il en est encore à ne pas soupçonner notre conspiration.

Tête folle; mais cœur d'or. Viennent les ans et ce sera un fameux homme.

Je te serre la main.

Dr Antoine.

Edouard a Maitre A+B.

Akaroa, janvier 184...

Mon cher et bon Tuteur,

Acceptez, je vous en supplie, ma procuration générale; reprenez l'administration de ma fortune; pardonnez-moi ma conduite plus que légère; et rendez-moi votre tendresse.

Encore une folie, direz-vous, en me voyant si raisonnable! Non. Grâce au guide, à l'ami, au maître que le hasard m'a donné; je suis guéri : et pour toujours.

Laissez-moi vous le faire connaître; et, partant, vous le faire aimer : vous croirez mieux à ma sagesse.

Vénération et dévouement.

Edouard.

P. S. — Ci-joint son histoire.



Mon grand-père, Irlandois catholique, natif de Clamore, comté de Wattersfort, était un bon, un intrépide soldat, toujours furieux en temps de paix, toujours impassible en temps de guerre.

La consigne et le serment étaient, à ses yeux, les deux choses les plus sacrées. Aussi se mourait-il d'ennui et de fidélité auprès des Stuarts réfugiés en France ; quand ces princes imaginèrent de congédier un défenseur inutile, en l'autorisant à servir l'étranger. L'étranger, c'est-à-dire le roi Louis XV.

Il se fit donc, malgré son âge un peu avancé, cavalier au régiment de Fitz-James ; franchit assez rapidement les bas grades ; et devint cornette.

Malheureusement, à la bataille de Fontenoy, la fortune le trahit, par ses prodigalités mêmes ; car les conséquences de sa belle conduite étant que Sa Majesté Très-Chrétienne signa, du même coup, son triple brevet de lieutenant, de noble et d'invalide ; l'infortuné militaire, manchot du bras droit et mutilé de la main gauche, dut s'acheminer tristement, vers l'hôtel des héros.

Ses malheurs obtinrent alors ce que n'avait pu sa beauté virile. La commisération aidant, ma grand'mère surmonta son horreur pour les jurons; et, l'amant qu'elle avait repoussé dans sa pleine vigueur, elle l'épousa infirme.

Dévouement louable, mais inutile! Les soins éclairés de cette femme généreuse ne pouvaient retenir, en ce monde, un homme qui, malgré ses blessures et la goutte, ne rêvait que champ de bataille.

Il mourut donc; et laissa pour toute fortune, à sa veuve, un enfant presque chétif.

La pauvre femme accepta noblement ce triste héritage; et, caressant, en son fils, le souvenir d'un amour tardif, mais profondément senti, fit de mon père un homme énergique, instruit et affable. De hautes protections lui ouvrirent la carrière diplomatique; et son mérite fit le reste.

Jeune encore, il était secrétaire d'ambassade à Madrid, quand ma grand'mère tomba mortellement malade. C'était en 1789.

Revenu, en toute hâte, à Paris, avec la jeune Espagnole qu'il venait d'épouser, il ferma les yeux à mon aïeule; rompit sa carrière; et,

comme tant d'autres, se lança dans le mouvement révolutionnaire.

Le grand Danton fut son chef. Ils périrent ensemble.

Après cette épouvantable catastrophe, ma mère, sans ramasser le peu de fortune que nous avions, revint à Madrid. La misère et le chagrin minèrent, assez vite, sa riche et belle constitution. A huit ou neuf ans, je la perdis.

Elle s'éteignit en m'embrassant.

Pauvre, seul, et tout petit, qu'allais-je devenir ?

Les dominicains m'offrirent un asile ; et, dans l'expansion de ma reconnaissance enfantine, sans me comprendre, je fis serment de me vouer à la Vierge.

Durant de longues années, les espérances de mes protecteurs et les miennes furent amplement satisfaites. Mais, avec l'âge, le doute vint ; et, derrière lui, les inquiétudes et les angoisses.

Je finis par tant souffrir que j'avouai tout à mon directeur.

C'était un homme vénérable, saint, trois fois saint ; un vieil officier, savant et habile, dont le cœur et le corps avaient été lacérés pendant ses longues campagnes.

Orphelin de ses enfants, sur le déclin de sa vie, comme je l'étais de mes parents, à l'aurore de la mienne ; il était venu demander, au cloître et surtout à Dieu, des consolations.... à de peines inconsolables.

Ah, que nous nous aimions tendrement!

Mon aveu fait ; il m'examina longuement, très-longuement, à diverses reprises ; et changea mes études.

Cinq ou six ans durant, nous ne parlâmes plus que de science.

Puis, un soir, il me fit habiller en laïque ; me fit signe de le suivre; ouvrit la porte du couvent ; mit sous mon bras quelques provisions ; dans ma main plusieurs piécettes ; et, les yeux pleins de larmes, dit, en me couvrant de baisers :

« Cher enfant, mieux vaut un bon citoyen
» qu'un mauvais moine ! Vas, rejoins ce petit
» détachement que tu vois là-bas. Ce sont des
» Français !

» Je t'ai mis en tête plus de science qu'il
» n'en faut pour vivre ; et tu as au cœur assez
» de bonté pour être heureux.

» Souviens-toi toujours de ta mère et du
» vieux dominicain.

» Ne porte jamais les armes contre l'Es-
» pagne.

» Dans ce dernier baiser, reçois ma béné-
» diction. Adieu! »

Et il disparut.

Un instant, je m'agenouillai sur le seuil de cette demeure hospitalière, que j'arrosai de mes larmes. J'embrassai, avec ferveur, ces murs qui m'avaient vu si paisible, quand l'Europe entière n'était que sang et flammes; et, recueillant mes forces et mon courage, je courus, pour la première fois de ma vie, implorer la protection de mes compatriotes.

J'arrive auprès d'eux. Le commandant m'interroge, et me voilà son domestique.

Oh, l'exécrable chose que la guerre!

Chassés, battus, traqués comme des bêtes fauves, courant de honte en honte, de défaite en défaite, et réduits à moins de moitié; nous atteignons la frontière.

Pauvre France! Plus épuisée cent fois que vingt-deux ans auparavant, tu n'avais plus alors, pour tes fils, vaincus à leur tour, qu'un seul asile, non violé encore : Paris!

La foule des fuyards m'y entraîna.

Qu'y pouvais-je être? Valet de chambre; rien autre!

Cinq jours, mendiant une place, j'allai frappant de porte en porte. Un médecin m'ouvrit la sienne.

La première fois que je le vis; il écrivait.

Que sais-tu faire? dit-il, sans me regarder et du ton brusque d'une personne qu'on dérange fort mal à propos.

Rien! répondis-je.

Alors que sais-tu? répliqua-t-il en commençant à s'impatienter.

— Hélas! je sais le latin et l'espagnol (mieux que le français, je l'avoue), beaucoup de mathématiques, pas mal de physique, et tant soit peu de chimie.

Comme je parlais, il leva la tête; darda, sur moi, ses petits yeux brillants et fauves; les y tint longtemps fixés; et me renvoya dans l'antichambre.

J'attendis cinq heures. J'avais faim!

Quand je rentrai dans son cabinet, le docteur était d'un côté de la cheminée; sa femme, de l'autre; et une chaise m'attendait entre eux deux.

Si jamais, en ma vie, je fus examiné, questionné, tourné, retourné, ce fut certes cette fois-là.

Fatigués de ne rien comprendre à mes réponses, ils finirent par me demander mon histoire.

Je la leur contai d'abondance et restai chez eux.

Je devins successivement copiste, étudiant et docteur ; puis secrétaire, substitut et collaborateur de mon maître ; enfin, avec le temps, plus encore.

Voici comment.

Mes protecteurs avaient un seul enfant : une fille, non pas incontestablement belle, mais ravissante certainement.

Démarche, traits, gestes, regards, timbre de voix, tout, en elle, était si doux et si bon, si simple et si gracieux, si pur, si calme, si résigné (pour ainsi dire), qu'on eût dit un ange empressé de procurer, aux autres, les ravissantes sensations d'un monde parfait et trop justement regretté.

Chose étrange ! Dès notre première entrevue, cette enfant si bienveillante pour tout le monde, cette enfant, qu'immédiatement j'a-

dorai, ne fut pour moi que dure et dédaigneuse !

Et, chose plus étrange encore, ceux qui me comblaient de faveurs m'en parurent presque joyeux.

Les timides efforts que je tentai, pendant quelques mois, pour surmonter cette inconcevable répulsion, ne firent qu'augmenter le mal. J'acceptai donc ce peu de haine, comme le juste contre-poids de mon adoption imméritée. J'évitai scrupuleusement toute rencontre, et, dissimulant toute émotion ainsi que tout plaisir et toute peine, je vécus, avare impénétrable, en caressant le secret que j'avais précieusement enfoui au fond de mon cœur.

Etais-je heureux ? Oui, mille fois oui !

L'organisme de la famille ressemble à celui de l'individu. Son propre développement exige-t-il une transformation ; immédiatement ses divers organes, père, mère, enfants et domestiques éprouvent une modification nerveuse, qui leur communique des allures toutes nouvelles. Alors a lieu la crise. Une fois le progrès accompli, les santés morales et matérielles se rétablissent, et chacun rentre dans ses errements habituels.

Ce malaise de croissance, dont l'analogue tourmente les peuples eux-mêmes; moi aussi j'en ai souffert. Voici comment:

Dans les délicieuses causeries, que le docteur et moi faisions si fréquemment le soir, la conversation devint successivement languissante, difficile et pénible. Successivement la science, la politique et même la religion perdirent le pouvoir d'éveiller sa verve auparavant si gaie, si aimable et si instructive. Arrivèrent alors les réticences, les demi-mots et finalement les reproches.

Bref, je devins un être à charge à tout le monde, un ami perfide, un traitre odieux continuellement embarrassant et surtout (surtout!) continuellement embarrassé.

Enfin l'explosion eut lieu.

« —Cher et vénéré maître »... dis-je, un soir, à mon protecteur (je croyais le moment bien choisi!).... « si j'ai pu vous offenser d'une manière quelconque, si, ... »

—M'offenser, fit-il, en me perçant de son regard, m'offenser!.... Que ne l'avez-vous fait, le premier jour où vous vîntes ici!... Que ne me donnâtes vous, une fois au moins, un prétexte de vous éloigner!

Comme je me levais pour sortir, il me retint et poursuivit :

« — Enfant ingrat, pourrais-tu donc nous
» quitter ainsi?.... Ecoute, il s'agit de ma
» fille, de ma chère... de ma seule enfant!...
» Elle avait quelques jours seulement... Un
» accident affreux me força de tout oser :
» elle vécut. Elle vit! mais une cicatrice
» horrible lui défend à tout jamais d'être
» mère.

» Eh bien, malgré tous mes efforts... malgré
» toutes ses perfections; sa bonté ineffable
» réclame une affection plus jeune, plus in-
» time et.... surtout plus dévouée que la
» nôtre.

» Oh! mon cher enfant! N'est-il pas vrai
» que donner pour but fatal au mariage la
» perpétuité de l'espèce.... ne serait que bes-
» tialiser la plus noble des institutions hu-
» maines?

» N'est-il pas vrai que la meilleure comme
» la plus belle mission de la femme... c'est
» d'améliorer le cœur de l'homme, de guider
» et grandir ses pensées, par ce qu'elle même
» a de meilleur et de plus... chaste au cœur?
» N'est-il pas vrai?.... »

Il pleurait, en me parlant de la sorte. Il pleurait et me serrait la main!

Et moi troublé, anéanti par sa douleur extrême ; je n'osais pas le comprendre !

Alors, m'attirant sur son cœur, il ajouta, en m'embrassant pour elle : *In manus tuas « Domine, commendo spiritum meum.* »

Oh ! mon très-cher maître, fis-je enfin, et toi mon excellente et malheureuse mère, et vous noble et vénérable dominicain.... précieux anges gardiens de ma jeunesse ; je vous le jure : le vœu de mon enfance, je le tiendrai toute ma vie.

Deux mois après, j'étais marié; et nous partions, ma femme et moi.

Nos parents nous avaient imposé cet exil provisoire, pour que nous fussions mieux immédiatement l'un à l'autre.

Devrais-je l'avouer, nous les quittâmes presque avec joie. Hélas ! nous ignorions alors la rude école de la vie réelle.

La curiosité provinciale nous accueillit avec empressement. Ses mille mesquines petitesses nous repoussèrent plus vite encore. Bientôt donc, nous fûmes contraints de vivre exclusivement heureux l'un par l'autre.

A cette époque, tout fermentait en France. La révolution, dont 1830 avait été le prélude, faisait effort pour se formuler. Après deux ans, la question sociale (éludée par les uns et méconnue par les autres) se posait enfin carrément à Paris et surtout à Lyon, par cet affreux dilemme : *Vivre en travaillant, ou mourir en combattant.*

Ce nouveau nœud gordien de nos sociétés modernes ; le sabre et les tribunaux le tranchèrent cette fois là comme tant d'autres. Les codifications politiques et religieuses du monde industriel et libéral furent une fois de plus ajournées ; et les vieux débris du régime féodal revinrent au pouvoir, en changeant de nom.

Malheureusement, tout ne finit pas là !

Le découragement et le désespoir accablèrent, après la défaite, les quelques bourgeois et les innombrables prolétaires qui, depuis quinze ans, poursuivaient un avenir meilleur ; et, quelques variations atmosphériques aidant, on vit, comme à toutes les grandes époques de calamités politiques, un fléau terrible s'abattre sur tous ces êtres déçus dans leurs aspirations les plus chères.

Passons rapidement sur ces journées cruelles pour tant de familles. La mienne, hélas! fut anéantie. Mon beau-père paya, de sa vie, son généreux empressement à soulager les autres ; sa femme ne put lui survivre, et ce double malheur causa la mort de la mienne.

J'ai, dit-on, accompagné, jusqu'à leur dernière demeure, ces trois perfections humaines. Je n'en ai aucun souvenir. Six mois entiers, j'ai vécu sans rien comprendre.

Enfin, la raison me revint, lentement, très lentement. Son premier retour me fit mal. Mon égoïsme, réveillé tout d'abord, me faisait voir la solitude pour le restant de mes jours, et la solitude m'effrayait.

Que faire, pensais-je en moi-même, devant le néant du cœur.

Que faire ? Et cette question si simple, mon intelligence encore engourdie ne pouvait la résoudre.

Chaque fois que la mort, sinon son odieux inventeur, m'avait persécuté ; l'élite de l'humanité m'avait recueilli, gâté même.

J'avais passé toute ma vie dans le monde le plus pur, le plus chaste et le meilleur qui se

pût voir. Toute ma vie, j'avais, à pleins bords, savouré les délices de l'intimité ; toute ma vie, enivré par elle, j'avais ignoré l'avenir.

Toute ma vie enfin, soupçonnant à peine qu'il est un but plus noble que celui de vivre tranquille, un horizon plus vaste que celui de la famille, et des émotions, sinon plus douces du moins plus vibrantes que celles du concert domestique ; j'avais imité la chenille paresseuse, mangeant, dormant, virant sur ma bien aimée feuille hospitalière, et ne rêvant qu'une chose : me rouler pour toujours en elle et pour toujours m'y ensevelir.

Hélas! comme toute chrysalide, je devais avoir mon réveil : et ce réveil, diamétralement contraire à mon existence passée, était de ne vivre désormais que pour les autres; moi qui, toujours, n'avais existé que par eux.

Que faire? pensai-je donc. Et, vaincu par le désespoir, et desireux surtout de ne pas altérer la pureté, chaque jour plus adorable, des images renaissantes de ceux qui m'avaient tout donné; je m'efforçais de ne point me répondre.

Mais eux, toujours plus généreux pour moi que moi-même, me sauvèrent une dernière fois, en me disant, d'un commun accord :

« *Ce que nous ne pouvons plus faire nous-*
» *mêmes; fais-le, en notre lieu et place.* »

Depuis ce temps, parce que ma vie n'est plus mienne; elle m'est devenue plus chère et plus précieuse que jamais.

Les maux que m'offre le présent, je les soulage au nom de ceux que j'adore; et ceux que semble nous réserver l'avenir, je travaille à les prévenir, au lieu et place des hommes généreux qui m'ont transmis tout leur savoir.

En parcourant la terre; en étudiant notre espèce, dans tous ses climats, dans toutes ses formes et dans tous ses âges sociaux, afin d'être à même de la delivrer enfin de nos deux grands fléaux modernes : le révolutionarisme et le choléra; je vis donc aussi utile et aussi heureux.... que je peux l'être!

Ce disant, mon noble maître, baissant la voix de plus en plus, finit, par ne plus me parler; et se mit, comme tous les soirs il fait, à réciter cette courte prière :

O vous, qui m'ordonnez de vivre; aidez-moi à me résigner : purifiez de toute amertume mes trop légitimes regrets; et léguez-moi toutes vos vertus, pour que je puisse vous remplacer.

Vinrent alors (comme d'eux-mêmes, sur ses lèvres), ces admirables vers du grand Corneille :

« Fais, Seigneur, que mon désir
» N'ait pour but invariable
» Que ce que ton bon plaisir
» Aura de plus agréable,
» Que ce qu'il voudra choisir.

» Que ton vouloir soit le mien,
» Que le mien toujours le suive
» Et s'y conforme si bien,
» Qu'ici-bas, quoi qu'il arrive,
» Sans toi, je ne veuille rien.

» Fais-le toujours prévaloir
» Sur quoi que je me propose,
» Et mets hors de mon pouvoir
» De vouloir aucune chose
» Que ce qu'il te plaît vouloir. »

LE GRAND LAC.

Edouard a Maitre A + B.

Nouvelle Zélande—Trois îles principales—Au Nord, Ika-na-Maoui, la moyenne en étendue—Au Sud, Stéwart, la plus petite — Entre elles d'eux, Taouaï-Pounamou, la plus grande — Le détroit de Cook, au Nord, et celui de Foveau, au Sud, séparent cette dernière île des deux autres — Sur sa côte orientale se trouvent, vers son tiers moyen, la presqu'île de Bancks, le petit (tout petit) lac et le grand.

Cher et bon Tuteur,

Le récit que j'ai à vous faire exige que vous connaissiez, tout d'abord, la vaste plaine sauvage, moitié marais et moitié prairie, qu'on nomme ici le Grand Lac.

Permettez donc que je vous la montre, comme nous l'avons vue et surtout comme elle nous a impressionnés, mon noble maître et moi.

C'est l'après-midi. Le jour est aussi beau que possible. Nous sommes assis, tous deux, au

sommet du piton le plus méridional de la presqu'île de Bancks. Et, tantôt causant, tantôt regardant cet immense théâtre d'une partie des événements, que je tiens à vous raconter, nous admirons sa majesté merveilleuse, en nous laissant dominer par elle.

Sur notre gauche, la mer s'enfuit à perte de vue. Sur notre droite et devant nous, les alpes Néo-Zélandaises dressent leurs cîmes gigantesques, éternellement couvertes de neige. Dans l'air, les crêtes blanches de leurs montagnes se découpent en festons bizarres, sur le bleu du ciel ; et, sous nos pieds, le grand lac déroule son immense tapis de verdure, bien au delà du plus lointain horizon.

Une frange étroite et blanche le borde au levant. C'est l'isthme de sable qui le sépare de la mer.

Çà et là, de petites plaques et de longues bandes éclatantes émaillent sa teinte verdâtre ; ce sont les flaques et les cours d'eau qui l'empêchent de n'être que prairie.

Le soleil resplendit. Ses rayons enflammés, en se brisant sur les mille et mille faces cristallines des glaciers, volcanisent les montagnes. Un diadême de feu ceint la plaine.

Les vapeurs diaphanes de son sol humide et surchauffé reflètent, en les multipliant, les fleurons étincelants de cette splendide couronne ; et toutes ses images éblouissantes s'agitent, capricieuses de formes et de couleur, à chaque fois qu'une folle brise ondule la surface inégale de leurs miroirs invisibles.

En face de cette féerie grandiose, mélange inextricable de fantastique et de réel; au centre de ce monde vaste comme l'immensité, silencieux comme la tombe et tout nouveau pour moi: mon imagination ravie s'élance dans les régions du merveilleux et de l'inconnu.

A mesure qu'elle s'égare dans l'espace, elle adresse à mon esprit, qu'épuise déjà l'admiration, des questions, toujours plus nombreuses comme toujours aussi plus insolubles; et, peu à peu, voilà qu'harassée de fatigue, mon intelligence glisse mélancoliquement sur la pente du doute et du découragement.

« Que le monde est immense; et que
» l'homme est petit! »

« Tout nous écrase! »

« Que pouvons-nous, pauvres pygmées? »

. . . .

. . . .

J'en étais là, quand mon très-cher maître, sympathisant à mon angoisse, encadra ma pensée de réflexions en harmonie parfaite avec elle ; me tira peu à peu de mon égarement ; et me conduisit presque jusqu'à l'adoration des travaux de l'homme.

« Enfant (me dit-il), cette contrée, qui te pa-
» raît si belle, n'est pourtant qu'un vaste cer-
» cueil.

» Au printemps, la fonte des neiges inonde
» cette plaine. En été, tout y est à sec. Durant
» l'automne, les pluies y ramènent un nou-
» veau déluge d'eau douce : et, pendant
» l'hiver, les gros temps ainsi que les fortes
» marées, en y lançant les vagues de la mer,
» achèvent de tout y bouleverser.

» Par le cours régulier des saisons, ou les
» caprices de l'atmosphère, ces nombreux
» marécages subissent donc des variations
» perpétuelles.

» Donc tantôt ils regorgent ; et tantôt ils
» sont à sec.

» Donc leurs eaux douces aujourd'hui,
» demain, seront saumâtres ; et, après demain,
» salées !

» En un milieu aussi variable, qui pourrait
» longtemps vivre ? Rien, n'est-ce pas ?

» Naître, ou mieux arriver ; languir presque
» aussitôt ; expirer peu après ; et puis, immé-
» diatement, pourrir, est, par conséquent, le
» sort commun des poissons, des reptiles, des
» coquillages et même des plantes qui s'y
» aventurent ou que tous les désordres cos-
» miques y jettent.....

» Eh bien ; cette série de destructions, pé-
» riodiques ou accidentelles, étale, sur cette
» plaine immense, une atmosphère conti-
» nuellement empoisonnée, qui la rend presque
» inhabitable.

» Voilà pourquoi tu n'y verras jamais que
» des oiseaux voyageurs, égarés peut-être dans
» leurs pérégrinations ; des rats... et quelques
» misérables pêcheurs de jade, pauvres hères
» Mahouris que la fièvre dévore ; ombres
» pâles et méconnaissables d'une race humaine
» aussi blanche et aussi belle que la nôtre.....

» Tel tu vois ce désert, ami ; telle, aux
» temps primitifs de notre histoire, nos plus
» lointains ancêtres ont vu notre belle patrie...

» Mais, quand le travail des hommes aura
» labouré cette terre sépulcrale ; dans quel-
» ques siècles, plus tôt, peut-être, ces fon-
» drières seront changées en riches viviers ;
» ces cours d'eau, ce terrain, mobile et dé-

» trempé, deviendront des canaux réguliers,
» des routes solides, des artères vivifiantes pour
» l'industrie. A la place de ces roseaux et de
» ces joncs sauvages, il y aura des champs
» fertiles et de grasses prairies ; au silence de
» la tombe succédera le bruit du travail ; des
» villages, des villes (peut-être ?) peupleront
» ces navrantes solitudes ; et, dans une at-
» mosphère enfin épurée, les hommes, les
» animaux et les plantes civilisés puiseront une
» santé luxuriante.

» Puissent les vrais bienfaiteurs de cette
» contrée n'être pas méconnus, par leur pos-
» térité ; comme le sont nos aïeux, par la
» leur !

» Au dix-neuvième siècle, invoquer encore
» (à leur place) et (comme type social) adorer
» un être qui n'eut jamais ni femme, ni enfant,
» ni profession, ni patrie, c'est inim..... »

Il se tut.

Pendant ce discours étrange, maintes et maintes fois interrompu ; la brise du Sud-Ouest s'était levée.

Elle avait fraîchi peu à peu.

Elle allait fraîchissant toujours ; et le spec-

tacle ravissant, que nous avions eu sous les yeux, se transformait avec une rapidité miraculeuse.

L'horizon se chargeait de nuages. Le soleil baissait rapidement. Les montagnes allongeaient leurs ombres, de plus en plus grandes, sur la plaine humide : et les vapeurs qui la recouvraient, invisibles jusqu'alors, commençaient à la voiler en se condensant.

Certes, contempler le brusque revers de cette nature si mobile n'eût pas été sans charme. Mais nous n'avions déjà que trop attendu : car, à chaque instant, la brise sifflait des accents plus aigus ; comme, à chaque instant aussi, la pane qu'elle chassait vers nous prenait des teintes plus sombres.

Souquons ; souquons ! disait mon noble maître, il faut qu'avant la fin du jour nous arrivions chez la vieille Eki.

Et nous allions pressant notre marche aérienne.

Le sentier qui nous descendait au rivage était des plus dangereux. Presque partout à pic, il suivait de si près la crête des falaises, que les mouettes, les goëlands et les albatros (qui s'agitaient tout effarés dans l'espace) nous

touchaient, en passant, du bout de leurs ailes.

Non, de ma vie, je n'oublierai le tournoiement perpétuel de ces oiseaux des tempêtes, leurs cris lugubres, la violence de la brise et surtout..... surtout !..... la hauteur vertigineuse..... Oh qu'il était temps d'arriver!

D'arriver! Non pas à destination (il nous restait deux heures de marche encore), mais seulement au pied du morne, dont je vous ai parlé au début de cette lettre: ou, si mieux vous aimez, à la pointe Nord de l'isthme qui sépare le grand lac de la mer.

Maintenant que vous connaissez, *grosso modo*, et la nature et le climat de la vaste plaine qu'habite Eki; reste à vous rendre familiers et son domaine, et sa personne, et une partie de son histoire.

EKI.

Edouard a Maitre A+B.

Les naturels de la Nouvelle-Zélande se disent Mahouris, comme nous nous disons Français.

Ils nomment Grigri une sorte d'amulette, qu'ils portent au col, et Pounamou le jade, avec lequel ils la font. Elle représente un homme nu qui tire la langue. C'est Tou-Mata-Ouhenga, le père et dieu des cruels humains.

Le formium est une plante textile, ressemblant énormément à l'iris, mais 4 ou 5 fois plus grande.

Les taïpos sont des ours très-rares, peut-être même détruits.

Les moas, gigantesques aptérix, sont dans le même cas. Ils avaient 15, 16 et 18 pieds de haut.

Le mot tabou est de tous ceux que vous rencontrerez, dans cette suite de récits, le plus difficile non à comprendre mais à préciser. Toute prescription religieuse est un tabou. Toute personne que les dieux enjoignent de respecter est tabouée. Toute chose, vivante ou non, dont ils interdisent l'usage, provisoirement ou pour toujours, l'est aussi.

Cher et vénéré Tuteur,

Un terrain de cinquante à soixante mètres carrés, nu, sans plante aucune et calciné par

le soleil ; en son milieu une hutte en dôme de trois à quatre pieds de haut ; derrière elle, pour l'abriter des vents du large, un tas énorme de boue ; par devant, formant cour d'honneur, une toute petite palissade ; enfin, autour du tout, des touffes énormes de formium ténax, d'arundo-australis ou d'autres herbes de même taille : tel est le domaine d'Eki.

Cette habitation solitaire ; enfoncée de deux à trois milles dans l'intérieur du grand lac, n'a qu'une défense : l'excessive difficulté, je dirais presque, la complète impossibilité de la trouver.

Eki est petite, vieille, flétrie et tout-à-fait défigurée par son tatouage.

Il consiste en lignes bleuâtres et parallèles, si nombreuses et surtout si teintées, qu'il semble, de prime-abord, que cette malheureuse femme ait, entre les deux sourcils, un affreux trou lozangique pénétrant jusqu'en son crâne, et, autour de la bouche, deux grosses lèvres noires prêtes à dévorer leurs sœurs rouges.

Les petites croix d'azur qui surchargent son col, ses épaules, sa poitrine, ses bras et le restant de son corps sont d'un meilleur effet. En multipliant, le plus possible, les signes

nombreux de ses deuils prématurés ; la douleur de cette pauvre sauvage n'a pas du moins abouti à la répulsion, comme la vaniteuse coquetterie de sa jeunesse.

Eki a conservé le costume de ses pères. Ses cheveux, relevés à la chinoise, forment au sommet de sa tête une courte gerbe, étranglée par des tresses à sa base, mais richement épanouie à son sommet. Des mèches brunes, abondantes, soyeuses et frisées, s'en échappent de tous côtés. Malheureusement cette coiffure, gracieuse en elle-même, est ridiculement surchargée de plumes de pigeons.

Pour bijoux, Eki porte au col un grigri de jade ; et, à l'oreille gauche seulement, de longs pendants de même pierre. Son jupon est une couverture de formium, très finement tressée, mais petite, sale et presque en lambeaux : son manteau, une large pièce du même tissu, crasseuse à l'excès et démesurément grande pour elle.

Les deux coins supérieurs en sont fixés, à son épaule droite, par une longue arête de poisson ; et le restant de l'étoffe, abandonné à son propre poids, tombe verticalement le long de son corps amaigri.

Tous les ornements de l'art mahouri sont accumulés sur ce vêtement royal, tressé jadis par Eki pour son noble époux.

Flocons de laine, poils de chiens et cheveux d'hommes, délicatement mariés au fil ; longues franges et larges broderies marginales.... tout s'y trouve.

Dans les figures géométriques, blanches, rouges ou noires qui le bordent, la finesse, la grâce et l'harmonie des couleurs sont si parfaitement combinées, que c'est vraiment plaisir de poursuivre ces dessins naïfs, sous l'épaisse couche de malpropreté qui les couvre.

Des sandales de formium, les plus élégantes qui se fassent, complètent le costume de cette femme étrange.

Tantôt Eki parle avec une volubilité presque convulsive. Tantôt elle est silencieuse et absorbée comme l'enfant qui veut comprendre un jouet nouveau.

Parfois son geste et son regard sont calmes, lents, majestueux même. Parfois, au contraire, ils ont le désordre ou mieux l'inquiétude et la mobilité de la folie.

Misère et luxe, enfantillage et dignité, torpeur et délire, désespoir et enthousiasme :

tout, chez Eki, est excessif; mais, chez elle, la bonté prime tout.

L'aventure suivante, mieux qu'une plus longue description, achèvera, j'espère, de vous la dépeindre.

J'avais mis Eki hors d'elle-même, par mon indifférence à ses discours, mon aversion trop crue pour l'huile de baleine dont elle se graisse, ma négligence à lui prêter ma pipe, ou tout autre méfait.

Bref, elle croyait me devoir une leçon ; et me la servit : voici comment.

Se levant, elle se planta devant moi; retroussa tous ses vêtements; et pivotant lentement sur elle-même, en me touchant presque, me força de la parfaitement examiner.

Tout ébaubi ; je regardais encore le riche tatouage incrusté sur son bas-ventre, ses hanches, ses fesses et le haut de ses cuisses ; quand reprenant sa position première, elle me dit, avec une impétuosité qui touchait presque à la fureur :

« Eki est fille de chef !
» Eki est femme de chef !

» Eki est mère de chef!

» Les Mahouris suçaient la fougère, et les » Moas mangeaient les anguilles! Mopou a » tué les Moas, et les Mahouris mangent les » anguilles.

» Les Taïpos régnaient dans la plaine, et le » jade était pour eux!
» Mopou a tué les Taïpos, et le jade est pour les mahouris.

» Mopou était un hardi chasseur!
» Eki est sa fille.

» Akaroa, le trois fois taboué, a conquis la » presqu'île.
» Eki est sa bru.

» Akaroa, le chef aux six doigts, régnait sur » terre et sur mer, au Nord et au Midi.
» Eki est sa femme.

» Akaroa, le bel enfant aux yeux bleus....
» Eki est sa mère.

» Eki est sa mère! Et elle le pleure comme » elle a pleuré son père.
» Eki est sa mère! Et elle le pleure comme » elle a pleuré son époux.

» Elle le pleure ! Car le mal des étrangers,
» les blanquettes [1], et l'eau de feu ont tué le
» bel enfant d'Eki. »

Sa voix était devenue lente et plaintive, en prononçant ces derniers mots. Mais tout à coup elle reprit, avec sa volubilité première :

« Eki est la plus habile à sculpter le
» bois !
» Eki est la plus adroite à tisser le for-
» mium !
» Eki est la plus patiente à tailler le jade !
» Quel grigri et quels pendants d'oreilles va-
» lent ceux d'Eki ?

» Eki connaît tous les tabous.
» Nul homme n'est plus savant qu'elle ; et
» nulle femme plus sage.

» Tous les chefs morts aiment Eki ; et tous
» les chefs vivants la vénèrent.

» Malheur !
» Malheur à qui viendrait insulter Eki, dans
» le pays conquis par son père, son époux et
» son fils.

---

[1] Les Mahouris nomment ainsi les couvertures de laine blanche.

» Par son père, son époux et son fils, qui
» veillent sur elle pendant le jour; et que la
» nuit elle va rejoindre.

» Car Eki est, à la fois, morte et vivante.

» Eki est la dernière Akaroa ! »

Un torrent de larmes et d'affreux sanglots terminèrent ce discours.

Enfin la malheureuse femme se prosterna evant un petit fétiche, simple montant, mieux sculpté que les autres, dans son humble palissade.

Les jambes pliées sous elle, la figure et la poitrine à terre et les mains sur la nuque; la malheureuse Eki gardait une immobilité parfaite.

On l'eût cru morte; si, de temps à autre, quelques mesures d'un chant plaintif et nazillard n'eussent indiqué qu'elle priait.

Mon noble maître, consterné, gardait un silence glacial; et moi, tout confus, prêt à pleurer, j'attendais avec anxiété le dénouement de ce petit drame.

Qui l'aurait pu prévoir !

Eki, par une impulsion admirable, que la

mobilité de sa nature sauvage et son incontestable supériorité féminine peuvent seules expliquer, Eki me tendit la main en se relevant.

Je m'empressai de la baiser.

Alors, d'une voix suave et pure, en me caressant délicieusement du regard ; elle ajouta :

« Enfant ! comme les yeux d'Akaroa, les
» tiens sont bleus.

» Comme les paroles d'Akaroa, les tiennes
» sont légères.

» Comme le cœur d'Akaroa, le tien est
» bon.

» Comme lui, enfant, je t'aime et t'aimerai
» toujours. »

Et, m'attirant vers elle ; elle mit son front contre mon front, son nez contre mon nez, ses lèvres contre mes lèvres, sa figure contre ma figure ; et me frottant, et m'écrasant le visage ; elle m'embrassa, suivant la mode de son pays.

Au sortir de cette accolade, alors que j'étais encore tout aveuglé par les larmes, la morve et la bave ; mon noble maître, craignant une

nouvelle incartade, se hâta de me dire, sans même me laisser essuyer :

« Enfant, le baiser polynésien n'est pas,
» comme le nôtre, un gracieux attouchement
» devenu presque frivole et sans conséquence.
» C'est au contraire une garantie sérieuse
» d'affection et de bonne foi, un engagement
» inviolable, une véritable institution sociale
» que réglementent encore les tabous.
» Si la forme te surprend, sache qu'en ces
» parages les désirs affectueux sont ordinai-
» rement si pâles, si vagues, et si éphémères ;
» que les bienfaiteurs de ces contrées ont fixé
» des règles inviolables pour les transformer
» en sensations (voire même en besoins) irré-
» sistibles : quitte à ne laisser qu'aux souf-
» frances et à la fatigue le pouvoir de les
» calmer. »

L'orage une fois évité ; je pus enfin m'essuyer.

Pardonnez, cher et bon tuteur, ces détails, trop longs peut-être, sur la femme dont mes prochaines lettres vous raconteront l'histoire.

Je.......

AKAROA LE MAGNANIME ET LA BELLE TAIA.

Presqu'île de Bancks ; baie d'Akaroa orientée N. et S., dix milles de long sur deux ou trois de large. A l'Est, quatre anses assez grandes, séparées par de très hauts mornes, savoir : celle d'Akaroa, des Anglo-Français, des Allemands et de Robinson. A l'Ouest, quatre anses pareillement, mais moindres, savoir : celle du Lieutenant, celle du Carénage, de Tikao et de la Ferme. Au Sud, l'entrée. Au Nord, une anse coupée en deux par une langue de terre escarpée, longue, mince, courant droit au Sud, pendant un mille, et terminée par un très gros morne au sommet duquel juchait, au temps jadis, le pas de Tikao.

Tout autour de la baie, en l'air, à trois milles du rivage, quelques fois quatre ; on voit les crêtes des montagnes. Au pied des roches, qui les composent, règne une zone aride. Au dessous, est une ceinture plus ou moins large d'herbes, sèches et coriaces, ou de fougères rabougries ; plus bas encore, la forêt aux arbres séculaires et gigantesques, avec leurs filets inextricables de lianes sans fin ; en descendant encore, des arbrisseaux et des buissons ; en descendant toujours, des fougères élevées ; enfin, au bord de la mer, dans les endroits marécageux, des arundos et du formium ; dans les secs, la falaise à pic, le galet ou le sable.

Suivant l'épaisseur, forte ou faible, de son humus et l'ampleur de ses dimensions horizontales ; le manteau de terre qui couvre les collines étend ou resserre et hausse ou bien abaisse les festons, luxuriants ou pauvres, de ces diverses végétations.

CHER ET VÉNÉRÉ TUTEUR,

La bonne Eki, prenant la parole, nous raconta ce qui suit :

Les Akaroa n'ont pas toujours commandé. Le chef de cette illustre famille, simple guerrier de Iotété, vivait jadis, comme lui, au pied de la montagne qui surnage des boues salutaires, fume constamment le jour et flambe la nuit.

Sa figure (c'est d'Akaroa que parle Eki) était parfaitement belle. Mais son corps était difforme ; parce qu'il logeait, à la fois, trois esprits.

Akaroa, le magnanime, était fou, bossu et boîteux.

Trois fois, donc, il était taboué.

Donc trois fois on le vénérait.

Iotété avait pour femme Taia, fille de haute naissance, belle ; mais stérile. A cause de ce

honteux défaut, son époux la délaissait ; et ses compagnes se moquaient d'elle.

Souvent même elles l'injuriaient ; de sorte que, souvent aussi, elle pleurait.

Un jour que ses larmes coulaient abondantes, Akaroa, mu de pitié s'approcha d'elle et lui dit :

« Que sert à Taia d'être belle ?

» Elle n'enfante pas ; et son époux la dé-
» laisse.

» Que sert à Taia d'être la première ?

» Elle n'enfante pas ; et ses compagnes se
» moquent d'elle.

» . . . . Mieux vaudrait, pour elle, être
» femme d'Akaroa ! »

Indignée, Taia répondit :

« Remercie Maoui, qui tourne ton esprit
» comme il lui plaît et souffle à ta langue des
» paroles, tantôt bonnes tantôt mauvaises.

» Remercie Maoui d'étendre sur toi ses ta-
» bous protecteurs.

» Si ta raison était libre ; tu ne vivrais pas
» demain. »

Akaroa s'en fut, sans proférer un seul mot.

A quelque temps de là, un messager vint dire au pas de Iotété :

« Téroupara veut un tribut ; qu'on paye :
» sinon, la guerre !

Iotété, lâche et gourmand ; Iotété qui jamais ne suçait la fougère, lait précieux du courage mahouri ; Iotété promit de payer.

Apprenant cette conduite indigne, Akaroa s'en fut de nouveau trouver Taia et lui dit :

« Que sert à Taia d'être belle ? Elle n'en-
» fante pas ; et son époux la délaisse.

» Que sert à Taia d'être la première ? Elle
» n'enfante pas ; et ses compagnes se moquent
» d'elle.

» Que sert à Taia d'être la femme d'un
» Ariki ; Iotété va payer tribut ; et les étran-
» gères, elles-mêmes, se moqueront d'elle, à
» leur tour.

» ...... Mieux vaudrait pour elle être la
» femme d'Akaroa. »

Taia, folle de colère, se leva pour le frapper.

Mais lui, grand, droit, lucide et terrible devant elle, reprit, d'une voix imposante :

« Le courage féconde la beauté ; non la
» peur !

» De toi me naîtra un fils, l'orgueil de ma
» race. Six doigts à chaque pied ; six doigts à
» chaque main.

» Ainsi le veut le grand Maoui. »

Et Taia, toute tremblante, ne put que répéter à voix basse :

« De moi te naîtra un fils, l'orgueil de ta
» race. Six doigts à chaque pied ; six doigts à
» chaque main !

» Ainsi le veut le grand Maoui. »

Le lendemain Iotété mourut ; les Mahouris consternés tinrent conseil ; Akaroa devint chef ; et le messager de Téroupara partit les mains vides.

C'était la guerre !

Cependant au pas de Iotété les combattants étaient rares. Un à un, les hommes de cœur avaient abandonné ce chef indigne. Se défendre était impossible : et, mieux que personne, Akaroa le sentait.

Il prit un parti extrême ; répara ses pirogues ; les remplit de fougère ; ravagea tout le pays d'alentour ; brûla ses cases ; détruisit ses fortifications ; embarqua son peuple ; et disparut avec la belle Taia.

Pendant qu'il se tenait caché au large ; de petites pirogues, distancées les unes des autres le plus possible, et ne portant qu'un seul homme, surveillaient la côte.

Le cinquième jour de cette navigation audacieuse ; la flotte de Téroupara, longeant la terre, croisa celle d'Akaroa. Tout aussitôt ce dernier courut au détroit.

Quand il parut au pas de son ennemi ; ce fut pour tous une terreur délirante.

Les femmes, les enfants, les vieillards, les guerriers de Téroupara, ses amis même se rendirent.

Akaroa, le conquérant, Akaroa le magnanime ne tua personne.

Il emmena vers le sud les hommes et les pirogues de Téroupara ; et fit son entrée, dans la baie, qui maintenant porte son nom, le jour même où les vents, les vagues et la famine achevaient d'exterminer la flotte de son agresseur.

. . . .

. . . .

Voyez !
Voyez ! Akaroa le victorieux s'avance.
Ses embarcations volent au pas de Tikao.
La crainte s'étale sur toute la baie !

Pendant que son escadrille pagaye ; les

guerriers du magnanime le parent pour le combat.

Mopou, le premier d'entre eux, excelle en cet art. Il y est si habile que tout mouvement d'un corps humain, zébré par lui, est effrayant. A chaque nouvelle attitude, c'est pour l'ennemi un monstre de formes et de couleurs nouvelles.

Akaroa, pour la bataille, ne garde que son manteau d'ariki.

Des touffes de cheveux, trophées célèbres, ornent son col, ses poignets, sa ceinture et ses jambes.

De longues plumes diversement colorées couronnent sa tête altière.

Akaroa sait prendre des attitudes inimitables et des poses surhumaines. Tantôt, replié sur lui-même, il semble un enfant chétif. Tantôt, développé dans toute sa grandeur, il paraît un géant immense.

Mais, géant ou nain, toujours il est plus rapide que l'oiseau.

Akaroa sait rugir des cris féroces ; lancer des éclairs par les yeux ; tonner des injures exécrables ; et foudroyer des coups terribles.

Akaroa sait fasciner son ennemi ; et, suivant

qu'il le veut, l'immobiliser, par la terreur, ou le mettre en fuite, par la peur seulement.

Pour triompher, rarement il lutte.

Akaroa n'ignore aucune ruse. En marchant au combat, il les pèse dans sa mémoire.

Son arme favorite est un casse-tête en jade.

Deux langues fort inégales, sorties de la même bouche en sens contraire, voilà sa forme.

Craignez ce terrible instrument de mort! Jamais on n'a pu suivre ses mouvements rapides ; et jamais il n'a pardonné.

Le magnanime Akaroa s'avance. Il est assis sur un trône, au centre de sa longue pirogue. La belle Taia est à ses pieds.

Comme on voit les petits des albatros, des mouettes et des cormorans s'empresser, dans le sillage de leur mère et nager au plus vite, pour la suivre ; on voit les pirogues de sa nombreuse escadre rivaliser de vitesse derrière la belle embarcation d'Akaroa.

Une ceinture de plumes blanches, noires et vertes, en orne les fargues élevées. Seize fois la hauteur d'un homme ; voilà sa longueur. Rouge de sang est sa couleur.

A l'avant, son taille-mer (découpé tout à jour par de nobles tatouages et couronné de guirlandes en plumes ainsi que de légers penoms), s'avance audacieusement au devant d'elle, pendant que sa guibre, plus tranchante que la feuille de l'arundo, fend l'eau toute empressée de s'entr'ouvrir et de prendre la fuite.

C'est que la figure du dieu terrible de la guerre est couchée, tout au long, sur sa longue étrave.

Oh ! redoutable Tou-mata-ouhenga ! Comme ta langue monstrueusement tirée nargue les timides, soigneux d'éviter le combat ; et comme surtout elle nargue les audacieux, assez vains pour s'y présenter.

Akaroa, ton favori, n'a pas oublié de ciseler ton image tutélaire sur toutes les moulures de sa pirogue capitane.

De sa pirogue capitane ! dont le château de poupe (riche de sculptures, cent fois plus que sa proue, déjà si belle) se dresse, dans l'air, noble, gracieux, léger et transparent comme la feuille dont le froid a rongé les chairs.

De longues banderolles pendent derrière lui. La vitesse de cette admirable embarcation les entraîne, comme malgré elles ; et leur gracieuse courbure change à chaque fois que l'aire se renouvelle.

Deux fois quarante pagayes ; voilà ce qui anime cette coque immense que toute une escadre s'empresse de suivre.

L'enthousiasme, à bord, est extrême !

Jamais chef plus audacieux n'a conduit guerriers plus bouillants d'ardeur.

Chants de guerre, cris, gestes, menaces, provocations de toute nature surexcitent chaque matelot.

Tous ont à tâche de multiplier leur valeur et grandir leurs forces à la hauteur des exploits qu'ils imaginent !

La mer, parfaitement calme, sourit au grand Akaroa ; et s'ouvre, avec empressement, sous ses proues rapides.

Pendant cette marche triomphale ; on voit les guerriers de Ticao descendre vers le rivage ; s'agiter, se réunir et s'empresser d'un groupe à l'autre.

Etonnés ils se demandent ce que veut cette flotte imposante ? D'où elle vient ? qui la commande ? Et, ne sachant que se répondre, ils se penchent vers la mer ; glissent leur voix sur ses eaux paisibles ; et s'interrogent d'un rivage à l'autre.

Vaines questions ! Le nom d'Akaroa, chanté par ses guerriers, retentit de tous côtés et frappe leurs oreilles ; mais ils ne le connaissent pas : et cette ignorance même ajoute à leur anxiété déjà si grande.

Femmes, enfants, vieillards et vous guerriers dans la force de l'âge (imprudents qui avez déserté votre pas redoutable), courez, courez au plus vite vers le fond de la baie !

Mais non ; arrêtez-vous : il n'est plus temps ! L'escadre d'Akaroa est trop rapide ; et ses guerriers redoublent d'ardeur.

Déjà ; ils sont par le travers du morne !
Déjà ; ils le dépassent !
Déjà ; ils rencontrent l'isthme !
Déjà ; ils débarquent !

Malheureux Ticao ; que veux-tu faire avec une aussi faible troupe ?

Meurs ! Et que le bruit de ton trépas, divulgué par tes guerriers eux-mêmes, annonce de tous côtés la victoire d'Akaroa.

Splendides fêtes de triomphe commencez !

Quant à toi, récente épousée de Ticao,.... si pure.... si jeune.... si belle.... et surtout si près d'être mère !... vas périr aussi.

Ni Taia, ni le magnanime, trois fois enceinte lui-même, ne sauraient avoir une rivale !

A ce propos extraordinaire ; je ne pus m'empêcher de rire.

Eki, tout animée déjà, s'emporta immédiatement.

Mais pour cette première fois, mon noble maître parvint à l'adoucir.

Reprenant la parole, elle me dit donc, d'un ton fort sec tout d'abord :

« Etranger ! Le fou a, dans la tête ; le bossu,
» dans le dos ; ou le boîteux, dans la jambe,
» un esprit qui lui fausse la pensée, la sta-
» ture, ou la marche ; comme la femme
» grosse a, dans le ventre, un enfant qui la
» bombe et fait vaciller. »

Et sautant une partie de ce qu'elle voulait nous raconter, elle ajouta :

L'ORGIE SAUVAGE.

« Le repas de cette conquête dura cinq jours
« et cinq nuits.

» Pour manger, on ne tua personne. Les
» quelques morts du combat fureut seuls servis
» au festin.

« Suivant l'usage, la cervelle de Ticao, ses
» yeux, ses mains et ses pieds firent la part
» d'Akaroa. »

Parlant ainsi, Eki nous dévisageait l'un et l'autre, avec une sombre méfiance.

La figure de mon noble maître demeurait impassible : mais la mienne trahit ma pensée.

Alors interrompant son récit, la pauvre femme, tout empourprée de colère, se mit à déclamer :

« Les coutumes des Mahouris sont plus sa-
» ges que ne le veulent croire les étrangers!...

« ..... Les esclaves, semblables aux Taïpos,
» mangent par gourmandise la chair hu-

» maine ! Les Arikis ne le font que pour assurer
» leurs conquêtes....

» ..... L'esprit, la clairvoyance, la force et
» la vitesse, d'un vaincu dévoré, augmentent
» l'esprit, la clairvoyance, la force et la vitesse
» de son vainqueur... et jamais ne nuisent à sa
» race.

» Voilà pourquoi l'infâme voleur qui va di-
» sant partout : « *Je suis un Tikao* » ne peut at-
» teindre, ni même découvrir.....

» .... *Puisse-t-il ne jamais avoir d'enfant...*
« *Et puisse-t-il arriver surtout... que ses pro-*
» *pres filles... pendant l'obscurité de la nuit...*
» *l'étranglent de leurs propres mains... pour*
» *lui manger le cœur !* »

Ce disant, notre vieille amie, évidemment égarée par la haine, s'éloigna, au plus vite ; pour nous cacher ses appréhensions et, plus encore, les charmes, exorcismes, conjurations et autres formules ou opérations cabalistiques, qu'elle se mit à diriger contre le nouveau chef de la baie.

Profitant de cette embellie, mon noble maître me dit alors :

« Cher enfant, les faits et gestes, us et cou-
» tumes, superstitions et préjugés des Mahouris
» m'ont offusqué, tout d'abord, pour le moins
» autant que toi. Mais, peu à peu, je les ai

» compris ; et, peu à peu aussi, je les ai pres-
» que admirés.

» Ne te hâte donc point de critiquer leurs
» erreurs et d'en rire.

» Compare-les plutôt aux pratiques et con-
» ceptions, fort souvent plus que bizarres, de
» nos barbares ancêtres, Francs ou Gaulois ; et
» bien vite, il te sera donné de contempler
» (non pas le moins cruel, mais à coup sûr) le
» plus intéressant spectacle qui soit au mon-
» de : celui de l'homme conduit, par l'inexo-
» rable enchaînement des choses, à dépouiller
» un à un et son pays et sa personne des in-
» nombrables attributs de son initiale sauva-
» gerie.

» Mais Eki revient ; sois bon pour elle : et
» garde-toi de l'interrompre. »

Effectivement ; notre vielle hôtesse, obsédée par ses trop cruels et trop nombreux souvenirs, reprit sa place entre nous deux : et, bientôt, soulagea son cœur en même temps que sa tête, en nous psalmodiant ce qui suit :

« Akaroa ; que sont devenues ta prudence et
» ta sagesse, ta soif de gloire et de combats?

» Tu prolonges outre mesure les fêtes de ton
» triomphe ; et le désordre entre dans ton camp!

» Tes guerriers délaissent maintenant la fou-
» gère maigre (j'en conviens), mais tenace et
» indestructible ; pour s'empiffrer des chairs du
» manchot surchargé de graisse, gauche à la
» marche et toujours prêt à fuir.

» Gardes, à force d'en faire leurs délices,
» qu'ils ne deviennent comme lui !

» Vois !

» Ils sont pleins jusqu'aux narines.

» Leurs yeux sont rouges et demi-clos.

» Abrutis par une digestion impossible, ils
» ne respirent plus qu'avec peine ; poussent
» des gémissements ignobles ; et se vautrent,
» comme à plaisir, dans leurs ordures surabon-
» dantes.

» Ainsi font les souffleurs et les baleines
» monstrueuses ; quand elles échouent sur la
» plage. Leur ventre énorme les étouffe.
» Leur propre poids les écrase. Ils se vident
» par les deux bouts et crèvent noyés dans
» leurs excréments.

» Dans ces hommes oublieux de la sobriété,
» mère de la force et sœur de la prudence ;
» dans ces brutes, qui viennent d'engloutir en
» un jour ce qui les eût nourris quarante ; qui
» reconnaîtrait les compagnons agiles et vi-
» goureux du magnanime Akaroa.

» Akaroa, réveille-toi !
» Laisse ta demeure mystérieuse.
» Abandonne ton lit de délices.
» C'est au grand jour que brille la gloire.
» Viens ; ta présence est nécessaire.

» L'orgueil aveugle ceux de tes guerriers que
» n'a point immobilisés la débauche.
» Souls, furieux de leurs propres louanges,
» dans un instant, ils vont se battre.
» Parais ! ou la jactance va nuire aux tiens
» cent fois plus que la gloutonnerie.

» Parais ! Celui qui commande à des hommes
» ne doit pas languir dans les bras d'une fem-
» me, comme un lâche Iotété.
» Notre timidité boit votre courage. Notre
» faiblesse mange vos forces !

» Et toi Taia !
» Taia, si belle dans ta nudité ! Taia, si gra-
» cieuse aux danses lascives ! Taia,.... si sa-
» vante aux ébats de la volupté,... rends ton
» époux à lui même,
» Tes ardeurs n'enflammeront jamais le sang
» d'Akaroa, comme les luttes violentes de la
» guerre.
» Les chefs mahouris ont encore plus besoin
» de haine que d'amour ! »

Ainsi disaient plusieurs guerriers, ne voyant pas leur chef paraître.

Ainsi j'aurais pu dire moi-mème; si alors j'avais su parler.

Eh bien! Ainsi qu'eux tous; je me serais trompée.

Durant que ses hommes succombent à leurs instincts les plus grossiers; Akaroa (étendu tout au long par terre, le corps entre les jambes de Mopou, la tête sur le ventre de ce hardi chasseur, et le visage dans ses mains puissantes) Akaroa le magnanime ne songe qu'à de nouvelles prouesses; pendant qu'on le tatoue.

Un scribe, versé dans les hiérogliphes de la gloire, trace avec soin, sur son admirable figure, les gracieuses courbes de la victoire.

Point par point, il enfonce dans les chairs frémissantes la dent acérée du marsouin; la tourne, la retourne... tant! qu'à la fin (rouge et furieux) le sang accourt. Dès qu'il parait on le saisit; on l'étouffe avec de l'étoupe; et l'encre bleue de la noblesse rentre à sa place.

Son fusain est indélébile, comme la valeur qu'il inocule !

Pour calmer l'ardeur qu'elle excite, un barde chante les hauts faits d'Akaroa.

Peine inutile! La dent qui, toujours, vient le mordre ne fait qu'exaspérer sa rage.

Vers superflus! Tous les combats, qu'ils lui rappellent, ne lui semblent plus que jeux d'enfants; tant ceux qu'il conçoit sont terribles.

« Bardes et scribes, auxquels Maoui a légué
» l'art de perpétuer la gloire par des poëmes
» et par des signes; rapsodes et héraults que,
» de tous temps, ses tabous ont protégés;
» vous surtout (qui gravez, sur la figure du
» magnanime, les dessins qui paraient jadis
» les Iotété, les Téroupara, et les Ticao).
» Soyez prudents en votre office!

» Resserrez dans un étroit espace, ces bla-
» sons si rapidement conquis!

» La gloire d'Akaroa commence.

» Ses hauts faits doivent surpasser ceux de
» ces trois lignées ensemble.

» Réservez la moitié au moins de son noble
» visage, pour les tatouages qu'il veut gagner
» encore.

» Un chef, qu'on prive de son éclat, devient
» un ennemi mortel. Celui-ci est trois fois
» taboué. Redoutez sa juste colère. Rien ne
» pourrait vous en préserver.

» Pourquoi sourire à mes conseils? Ils sont

» tardifs! Votre œuvre est faite; et vous n'a-
» vez plus rien à craindre.
» Eh bien! tremblez...

» Tremblez! Car vous avez fait l'impru-
» dence de planter, d'un coup, trois noblesses,
» sur un visage noble déjà; de renfermer trois
» ambitions, dans un crâne ambitieux déjà;
» de verser trois ardeurs guerrières, dans un
» sang trop bouillant déjà; au risque de tout
» embraser!

» Tremblez! Car sa tête se gonfle; car son
» visage se cramoisit; car tout son corps se
» volcanise; car tout en lui bout et frissonne.
» Qu'il meure! Et ses fidèles immédiate-
» ment le vengent.

» O génies hospitaliers (de sa tête, de sa
» cuisse et de son dos) qui tourmentez (en sa
» raison, en sa démarche et sa majesté) Aka-
» roa le magnanime; aidez-le, au combat ter-
» rible où son âme doit s'incarner trois âmes
» ennemies à la fois; puisque vous seuls pou-
» vez l'aider, en cette lutte tout intestine.

» Et toi, belle Taia, qui ne peux que gémir
» ou bien te lamenter sur le corps de ton
» noble époux; que du moins tes plaintes et
» tes larmes servent à calmer ses douleurs.

» Penche, sur son visage, tes lèvres fraîches
» et parfumées ; promène, sur lui, ta douce
» haleine. Sur lui, verse un torrent de pleurs :
» Et que (noyée par eux ou par elle envolée)
» la souffrance, à la fin, cesse de le torturer.»

Ainsi fait-elle cinq jours durant.

Le sixième, Akaroa sort; et retourne parmi les siens.

Aussitôt, tous accoururent.

Aussitôt, tous regardent.

Aussitôt, émerveillés par cette admirable figure moitié noire et moitié blanche ; tous restent immobiles, la bouche béante et l'esprit en suspens ; sans pouvoir acclamer leur chef.

Avez-vous vu les petits nestors, la première fois qu'emplumés à peine ils songent à prendre leur vol.

Le courage les pousse jusqu'au bord du trou qui les fit éclore ; mais la prudence les y retient. Alors ils équarquillent les yeux ; entrouvrent leurs petites ailes ; et s'arrêtent. L'espace leur paraît beau mais terrible. Tout dans leur attitude exprime la crainte et le ravissement.

Eh bien ! l'effet d'Akaroa sur les siens n'est pas autre.

Il le voit, et, ravi dans son orgueil, il est heureux !

Secrètement alors, il remercie le dieu terrible de la guerre, qui l'a fait si beau. Secrètement encore, il lui jure de nouveaux combats : et, secrètement aussi, il promet un présent magnifique aux graveurs habiles des blasons mahouris.

Cependant, plus familiers que leurs nouveaux compagnons d'armes, les enfants des boues salutaires vont et viennent autour de lui : plongent leurs doigts dans sa chevelure abondante ; agitent sa tête dans tous les sens ; et finissent par se persuader qu'à elle seule appartiennent, bien réellement, ces deux joues si dissemblables.

Akaroa se prête un moment à leurs expériences enfantines. Il reprend ensuite sa marche à travers son camp.

Les traces nombreuses et les résultats ignobles de cette orgie prolongée choquent presque sa vue ; mais il dissimule.

Il feint aussi de prendre pour siens les guerriers de Ticao, ralliés à son parti pendant son absence ; et même, se trompant à dessein, il leur adresse des paroles bienveillantes.

Nul, mieux que lui, ne sait l'art de vaincre les hommes par la violence ou le plaisir.

Nul, mieux que lui, ne sait l'art de les attirer par la flatterie.

Nul, mieux que lui, ne sait l'art de les retenir par la promesse.

Ses propos aimables rassurent les fils du sol qu'agite, chaque printemps, le vaincu du grand Maoui. Immédiatement, ils font des signes à leurs frères, demeurés jusque là sur la défensive : et, tout aussitôt, leurs dernières craintes se dissipent.

Alors, les crêtes des montagnes se dégarnissent des formes humaines qui les parcouraient.

Alors, rentrent sous bois et retournent vers leurs cases ceux des guerriers de Ticao, que la peur en éloignait encore.

Alors, sous la feuillée, retentissent, de toutes parts, les cris d'allégresse et de ralliement :

« Accourez, enfants de la baie qu'ornera
» désormais le nom d'Akaroa : Venez parta-
» ger, avec vos nouveaux amis, la seule jour-
» née de fête qui leur reste encore ; venez.

» Les chairs palpitantes de vos parents n'af-

» fligeront pas vos yeux. Les seuls débris hu-
» mains, qui souillent le sol de la victoire,
» sont les ossemenis de Ticao,

» Nulle main amie ne les déposera dans la
» tombe.

» Le chef qui manque de prudence trahit la
» confiance des siens. Il est comme le patou-
» patou qui blesse, en se brisant, la main qui
» le brandit.

» On ne doit pas de sépulture aux débris
» d'un casse-tête infidèle.

» Venez ; déjà le soleil baisse ; et demain
» recommenceront les fatigues de la guerre !

» Akaroa, jaloux de conquérir toute la côte,
» vous conduira demain vers les cruels habi-
» tants du sud.

» Vous verrez les contrées lointaines, où les
» jours, pendant l'été, sont d'une longueur ex-
» cessive ; où les nuits, durant l'hiver, sem-
» blent ne pas finir ; où la mer et les vents,
» toujours en fureur, suspendent enfin la
» marche altière de notre terre mahourie.

» En votre absence ; Mopou, le hardi chas-
» seur, étendra la protection puissante du
» grand Akaroa sur vos femmes, vos enfants

» et vos vieillards, trop craintifs ou trop faibles
» pour combattre.

» Quel plus noble Ariki aurait-on pu choi-
» sir ? »

Mes yeux ont vu disparaître, une à une, derrière les mornes élevés qui défendent l'entrée de la baie, les pirogues nombreuses de cette belle et puissante escadre ; pendant que mes oreilles attentives écoutaient les souhaits bruyants qui lui disaient adieu.

Mais plus inexpérimentées qu'eux, elles n'ont pas (comme ils le firent, pour son image) gravé, dans ma mémoire, les chants enthousiastes qui saluaient son heureux départ.

Mon premier souvenir complet ne remonte qu'à la nuit terrible où mon noble époux prit naissance.

Nuit terrible comme la fin de sa vie !

Nuit triste, hélas! comme la fin de la mienne.

. , ...

Eki pleurant cessa de parler.

Je dois donc cesser d'écrire.

LA JALOUSIE DE MAOUI.

En mer, un peu au nord du cap Est, par le travers des marais sulfureux. La plage est basse; et le soleil n'a pas encore dissipé la brume qui la couvre. On ne voit que le sommet du volcan, au pied duquel était le pas de Iotété. Son panache de fumée s'élève verticalement, tant il y a peu de brise. C'est donc, à terre comme au large, calme plat.

Cher et bon Tuteur,

Je profite de l'impossibilité où nous sommes, d'aller de l'avant, pour vous continuer l'histoire d'Eki.

N'oubliez pas que c'est elle qui parle.

Quand Maoui défendit ses îles, sa femme et ses nombreux enfants, contre le génie redoutable qui voulait tous les dévorer; quand sa voix tonnante emboucha son formidable cri de guerre; quand son bras vigoureux lança, contre ce géant ennemi, des roches énormes et des arbres tout embrasés : le feu, l'eau et les vents aussi, la terre, le ciel et la mer, tout éperdus, se confondirent; et criant, et s'entrechoquant, et courant partout effarés, firent un

tumulte épouvantable et causèrent un désastre affreux.

Maoui triomphant, dit aux siens :

« Voici le feu qui m'a fait vaincre! je vous
» le donne; et veux qu'il soit le souvenir, tou-
» jours vivant, de mon éclatante victoire.

» Le feu est un ami puissant! Il vous aidera
» dans vos travaux; vous protégera contre le
» froid; vous préservera des ténèbres... et de
» ses perfides enfants.

» C'est un Taio sûr et fidèle! Après la mort,
» c'est lui qui guide, au radieux séjour des
» étoiles, l'âme des hommes valeureux.

» Ne le laissez jamais éteindre. »

Maoui est jaloux de sa gloire.

Maoui ne veut aucun rival.

Maoui, quand un héros va naître, rappelle aux hommes son grand combat.

Ainsi fit-il, la nuit affreuse où mon bien-aimé vint au monde.

Nuit affreuse! matinée horrible.

Le jour parut pour n'éclairer, à l'ancien pas de Iotété, qu'une immense désolation.

Les cases, les plantes et les hommes jonchaient la terre de tous côtés. Partout des morts et des mourants! Partout la terreur et les larmes!

Le village pleurait sur ses cases, relevées à peine et détruites ; les Mahouris, sur leurs frères tués par les fils odieux de la nuit ; et les cadavres sur leurs âmes, abimées par eux, sans retour, aux gouffres de l'obscurité.

La plaine pleurait ses fougères couchées, brisées, déracinées ; la montagne ses hautes forêts ; les forêts, leurs arbres énormes : les arbres, leurs branches altières ; les branches, leurs feuilles vertes et fermes ; et les feuilles, leur fraîcheur si belle et leur rigidité perdues.

Ainsi chaque homme, ainsi chaque être pleurait ses parents... ses amis.

A voir cette contrée, en larmes, rouler et descendre à la mer, par des ravins multipliés, les victimes (hélas! trop nombreuses) de la jalousie de Maoui, vous eussiez dit la terre au jour oú, l'arrachant du sein des mers, ce père commun des Mahouris l'étendit, pour la faire sécher aux brûlants rayons du soleil.

Ses plantes, molles et gorgées d'eau, s'étalèrent sur le sol verdâtre, comme une immense chevelure ; et, des fils malheureux de l'onde, ceux-ci, écrasés sous les mailles de la forêt qu'ils habitaient crevèrent, en baillant au soleil ; pendant que ceux-là, plus à plaindre,

broyés par les torrents furieux, n'arrivaient à gagner la mer qu'en lambeaux et privés de vie.

Tous les Mahouris qui ont vu... et tous ceux aussi qui sauront... le cataclysme épouvantable, où nos frères servirent de poissons, ne pourront oublier Maoui.

Jamais ils n'oublieront sa gloire.

Jamais ils n'oublieront son nom.

Jamais, surtout, ils n'oseront lui comparer qui que ce soit; si grand homme qu'il puisse leur paraître, fût-ce même un Akaroa!

Maoui surpasse tous ses enfants, par sa force et sa jalousie; comme le feu, son vivant emblême, surpasse, par son pur éclat, le plus beau de tous les tatouages.

. . . .
. . . .

Au matin de cette nuit affreuse, ma mère sortit pour porter des vivres à Taia, et, chemin faisant, l'aperçut accroupie au bord d'un torrent.

Son corps (aussi blanc que la lune, quand elle nous regarde en plein jour) brillait, de toute sa nudité, parmi les cadavres brunâtres que ce déluge avait roulés; comme (parmi les cases détruites et couvertes, en partie de boue) brillait, toute flambante encore, la case tabouée des accouchements.

La noble femme du magnanime, seule, souffrante, manquant de bois, mais toujours fidèle à Maoui, l'avait incendiée elle-même ; pour qu'il protégeât son enfant..... et les efforts de la tempête et les méchants fils des ténèbres n'avaient rien pu contre elle et lui.

Autant que le veut bien l'espace, qui doit séparer l'être sain de celui que le mal taboue; ma mère s'approcha de Taia. Mais l'accouchée était si faible qu'à peine on l'entendait parler.

« Ea (murmurait sa voix frêle, douce et
» lente comme une brise du soir) porte, à son
» père, mon bel enfant... que son nom soit
» Akaroa!... Maoui, s'il l'appelait ainsi, l'ex-
» terminerait immédiatement..... sa jalousie
» est insatiable!..... Sacrifiez lui beaucoup
» d'esclaves..... Les Atouas ne protègent pas
» les Arikis moins cruels qu'eux!

Alors (belle et fière pour la dernière fois) elle tendit, à ma mère, son fils qu'elle avait soigneusement enveloppé de son propre manteau, et lui dit (la voyant hésiter à le prendre):

« Viens ;... ne crains rien ;... il est parfaite-
» ment pur ;... j'ai pris soin de le bien
» laver ;... et puis, d'ailleurs... il est taboué! »

Ce disant, comme les forces lui manquaient, elle posa vite l'enfant par terre; roula plusieurs tours sur elle-même, pour ne le point souiller; et perdit, en même temps que la vie, ses impuretés.

Ea fit alors, en tous points, ce qu'avait dit Taia mourante.

Akaroa le magnanime (sans dire un mot, sans faire un geste) reçut l'enfant qu'il avait annoncé; compta différentes fois, des yeux, les vingt-quatre doigts qui l'ornaient; et s'éloigna..... plus tourmenté que jamais par ses trois esprits.

Quand un chef redoutable insulte le plus fier de ses guerriers, sans que celui-ci puisse en tirer vengeance; on voit ce ernier, dévorant sa haine, s'éloigner sombre et silencieux.
Ainsi parut quitter son fils, Akaroa le magnanime.

Le jour même de cette mémorable naissance, il reprit le cours de ses excursions conquérantes.
Pas un seul sacrifice n'eut lieu.
Mon père et ma mère inhumèrent le corps de la belle Taia; et son bel enfant prit ma place au sein maternel.

L'ENFANCE DU CHEF AUX SIX DOIGTS.

Toujours en calme plat.

Traduction de quelques uns des mots que je vais employer. Ariki, chef: Atoua, esprit, génie, dieu: Picopo, prêtre chrétien: Papalangui, étranger, tombé du ciel. Patou-Patou, casse-tête: Toco-toco, javelot: piguinini, petit bambin.

L'enfant mahouri tete jusqu'à trois, quatre cinq ans, tant qu'il veut presque. J'en ai vu quitter la pipe ou le jeu, pour aller prendre le sein.

Cher et bon Tuteur,

Je reprends le récit d'Eki ; toujours en lui laissant la parole.

Le père allait croissant en gloire; le fils en force et en malice.

Avant même de pouvoir mordre; il serrait, en tetant, ma mère; et lui faisait verser des larmes. Les dents venues; il fit pire encore.
Oh; comme il m'en souvient!

Un jour, nous étions seuls; il crie; je me trouble.... Que faire?

Moitié candeur et moitié jeu; je lui offre mon petit sein. Sa bouche gloutonne s'en empare; le coupe; et suce mon sang.

J'ai peur. J'appelle. Nul ne répond.... Tout disparaît.

On nous retrouva, l'un sur l'autre; lui ronflant, et moi presque morte.

Ses premiers gestes furent pour battre.

Ses premiers cris pour commander.

Encore moins que Piguinini, il me criait: « Eki, Eki! à genoux Eki; et bataille! »

Et courant, et gesticulant, et trébuchant, et bredouillant (des jambes et de la langue) sa danse et sa chanson guerrières; il s'élançait furieux sur moi.

Ses ruses étaient déjà savantes. Bien souvent il me faisait mal.

Quand sa bouche changea ses dents, comme les oiseaux muent leurs plumes; il me fallut l'accompagner contre des enfants grands et forts.

Bientôt après, l'idée lui vint de s'attaquer à des hommes faits.

Il me pria; me supplia; me battit et me rebattit, pour l'assister. Ce fut en vain.

Sans les connaître encore; je pressentais déjà des violences plus odieuses que celles de la guerre.

Faute de moi; il s'adjoignit Toma-Kéké, garçon robuste, mais très lâche.

Pour le décider à se battre, mon petit bien-aimé le pérorait des jours entiers. Quelques fois même il le frappait.

Lui se riait de toutes ses peines. Esprit fourbe mais sans courage, corps vigoureux mais inerte, il n'aimait qu'une chose: manger.

A les voir l'un derrière l'autre, en quête d'aventures; vous auriez ri.

L'enfant chef, maigre et pétulant, l'œil en feu et l'écume aux lèvres, marchait devant, la tête haute. Sa langue tirée le plus possible défiait et provoquait le monde.

Son guerrier, tout au contraire, lourd et trop gras, quoique à peine homme, le suivait la paupière basse et le regard éteint; sans souffler mot.

Un pilote agile et rusé, un requin lent, poltron, goulu... font leur image.

Allant ainsi, mon bien-aimé, s'enflait d'orgueil et de courage; se faisait craindre et estimer.

Jamais, de sa part, une plainte; même à mon père qui l'adorait.

Recevait-il un mauvais coup, c'est vers moi qu'il venait pleurer, rager, maudire et ruminer toutes ses vengences.

Elles s'en allaient avec ses larmes.

Rien ne pouvait calmer son activité prodigieuse.

De moins en moins battu, mais de plus en plus se battant; assez vîte il devint jeune homme.

Alors il disparut six jours.

Le septième au soir il revint; le visage méconnaissable; le corps noir et meurtri de coups; boitant et se trainant à peine : une tête de moâ dans les mains!

Ces vertus énergiques, inflexibles, sanguinaires même; ces qualités, si indispensables à un chef de guerriers cruels, épouvantaient son vieux père.

Donc, jaloux de son fils, il l'écartait soigneusement des champs de bataille.

Et donc aussi, jaloux de son père, il s'en allait (pauvre jeune homme!) répétant partout avec frénésie, en versant des larmes de sang : moi aussi, j'ai faim de chair noble!

Par malheur, ces justes plaintes ne sortaient pas seules de sa bouche ; et, trop souvent, repoussant toute prudence, il s'écriait :

« Les forces de mon père déclinent ; les
» miennes augmentent... Son courage s'éteint ;
» le mien s'embrase.... Ses Mahouris ne le
» craignent plus ; moi, je les fais trembler !

» Il n'est plus digne de commander !

» Qu'il me remette le pouvoir ; et ne m'o-
» blige point à le prendre !

» C'est à la jeunesse, forte et courageuse, à
» protéger la viellesse, débile et timide. »

Ces propos inconsidérés volaient de bouche en bouche et perchaient d'oreille en oreille. Des langues envenimées les guidèrent vers le vieux chef : et lui, si magnanime jadis, sombre et perfide maintenant, finit par renvoyer son fils.

Il s'éloigna.

Ses compagnons d'enfance le suivirent ; et, ne pouvant mieux faire, ils se mirent à courir et piller le pays.

La violence et la rapine séduisent les Mahouris. Les hommes propres à la guerre s'enfurent rejoindre le jeune chef. Sa bande devint nombreuse et redoutable. Son père, alors, ordonna de le tuer.

La presqu'ile, aussitôt, redevint sûre et tranquille.

Cependant les terreurs du viel Akaroa continuèrent. Ses meilleurs guerriers l'effrayaient.

Les fourbes et les lâches l'approchaient seuls.

Des meurtres nocturnes avaient lieu.

Il était temps qu'il cessât de vivre.

AMOUR ET..... DÉLIRE !

Cher Tuteur,

Nous sommes encore sous voiles, à trois lieues de la baie des Iles. Malheureusement le jour décline ; la brise mollit ; et la lune manque. C'est une nuit de plus à passer à la mer. J'en profite pour vous reprendre le récit de la bonne Eki.

Si bizarres qu'en soient les coupures, j'ai tenu à les conserver telles que notre amie les a faites. Voici donc ce qu'elle nous a dit.

Les femmes mahouries sont plus sages que les savants étrangers.

Jamais elles ne confient à des feuilles, légères et sans défense, les précieux poëmes de leur nation.

Jamais elles ne laissent une bouche vulgaire altérer leurs vers admirables.

Jamais les pensées qu'ils renferment (transportées constamment de mémoire en mémoire,

par des lèvres amies) ne s'engourdissent un seul instant dans le sommeil de l'oubli.

Pour se réciter, l'une à l'autre, les exploits glorieux de leurs Atouas ; leurs Tabous pleins de sagesse ; et les hauts faits des héros mahouris, elles se cachent religieusement.

Ainsi faisions-nous bien souvent ma mère et moi, sur la droite du petit lac, dans la grotte étroite et sombre que masquent si bien les buissons.

Honte aux hommes qui maintenant, comme à cette époque déjà, laissent aux femmes la charge écrasante de conserver ces précieux trésors.

Pour imiter les Picopos, ils méprisent les lois de Maoui ; n'apprennent plus nos chants sacrés ; et fuient les nobles travaux de leurs ancêtres.

Leur dédain stupide n'aura qu'un temps !

Maoui les dégoûtera de mendier aux étrangers des vivres, qui les empoisonnent ; et des vêtements, qui les pourrissent de vermine !

Il les dégoûtera de rester accroupis des journées entières, sous leurs chaudes couvertures, le corps en moiteur, l'œil somnolent, la figure hébétée, sans veiller ni dormir, immo-

biles et muets comme des phoques, vautrés par terre en plein soleil !

Il les dégoûtera d'avoir, pour seul exploit en leur vie, chassé, battu et dévoré les pous ignobles qui les dévorent !

Rendus un jour à leurs vieilles et nobles coutumes, les Mahouris saisiront leurs armes ; chasseront les Papalanguis ; et rapprendront, avec enthousiasme, les chants précieux qui enseignent les ruses de la guerre, les secrets de l'industrie et les tabous de la religion.

Ils les rapprendront !

Et, rendues à leurs occupations premières, leurs femmes ne deviendront plus stériles ; et ne seront plus flétries avant l'âge.

Les versets de nos chants n'ont pas de nombre.

Les crânes des hommes, plus épais et plus grands que les nôtres, leur sont (plus que les nôtres) des greniers sûrs et commodes ; leurs corps plus robustes, des supports plus solides ; leur cervelle plus grosse et plus ferme, une nourriture plus abondante et meilleure.

Les Atouas et les héros mahouris, Maoui plus que tous les autres, ont mis leur courage indomptable et leur force prodigieuse dans nos poëmes sacrés.

Tout ce qui est impur, nos souillures périodiques surtout leur répugnent.

Voilà pourquoi celles de nous, qui ont en tête les versets innombrables de nos Tabous finissent par être lunairement aussi sèches que les hommes.

Pour nous forcer à devenir telles; ces esprits emploient, tantôt, la violence et, tantôt, la séduction.

Tantôt, donc (en nous étranglant intérieurement, pour que nos membres se tordent, que tous nos traits grimacent, que notre face bleuisse, que notre bouche écume et que notre gosier jappe comme celui des chiens), ils font que les hommes nous prennent en horreur et nous fuient; et, tantôt, au contraire (afin qu'on nous admire et vénère, sans oser nous approcher), ils immobilisent notre corps, par leur imperturbable majesté, pendant qu'ils enlèvent notre âme au radieux séjour des étoiles.

Là, par des images enchanteresses, ils nous ravissent.

Là, par des sensations délicieuses, ils nous bercent dans un bonheur incompréhensible, mais plein de charmes.

Là, pour la première fois de ma vie; je fus transportée (moi aussi!) le matin même du

jour où mon bien-aimé se fit chef et moi...... femme.

Oh, toujours il m'en souviendra.

. . . .

. . . .

Le dernier verset de nos innombrables Tabous reprend sa place, dans ma mémoire.

Ea me quitte.

Avec elle, grotte et buissons, lac et montagnes.... tout disparaît.

L'image adorée du compagnon de mon enfance remplit mon âme à elle seule.

Je vois sa figure, noble et belle ; son corps, souple et délié ; ses membres, gracieux et languissants dans la pose, accentués et prompts dans le geste.

Sa chevelure presque noire déjà, souple et soyeuse comme le fil humide encore du formium, tombe.... (caprice étrange....) par boucles jusque sur ses épaules.

Son front large, pur, droit, élevé, fier comme le pin géant, que ne courba jamais la brise, étale tout son orgueil.

Ses sourcils, puissants d'ombrage, comme la sombre verdure de cet Ariki des arbres, disent toute sa méfiance.

Le globe de ses yeux est blanc comme la neige ; sa pupille étincelante comme un rayon de soleil ; son iris fauve et brillant comme la flamme.

De longs cils, plus noirs que le charbon de tatouage, ont peine, en s'entrecroisant, à modérer son regard. Ses paupières seules parviennent à l'éteindre un peu, en fermant leur parfait ovale.

Jamais yeux ne furent beaux comme ceux de mon bien-aimé !

Son nez, long, droit, courbé vers son milieu (moins que ne l'est, à son bout, celui de l'albatros), descend majestueusement vers sa bouche admirable.

Ses narines sont fines, fendues à peine, et presque immobiles au repos. La colère les fait béantes, affreusement bombées, et tumultueusement soufflantes.

Ses lèvres, minces et vermeilles, par trois fois, s'abaissent ; et, par trois fois aussi, se relèvent, en s'ondulant gracieuses sur elles-mêmes. S'entr'ouvrent-elles ; des dents blanches, courtes et serrées accourent sur leurs bords finement prolongés.

Jamais bouche ne sut, mieux que celle de mon bien-aimé, glisser les doux propos de la

persuasion ; ou cracher les accents saccadés et sonores de la colère et de l'injure.

Un léger duvet commence à parer sa lèvre supérieure. Plus ferme et plus abondant à mesure qu'il descend vers le menton, il termine sans trop le cacher l'ovale parfait de ce noble visage.

Comme des plumules blanches, frisées, transparentes et légères autant que des flocons de neige, embellissent la gorge resplendissante et verdâtre du toui coquet ; les spirales, gracieuses et diaphanes aussi de sa barbe, encore blonde, ornent la gorge, hâlée déjà, de mon bien-aimé.

Aucun tatouage ne décore sa figure ; et cependant elle est belle : si belle, que, maintenant encore, mes yeux se mouillent de larmes, en se la rappelant.

En se la rappelant..... même telle qu'elle était quand mon âme revint sur terre, prendre à nouveau possession de mon corps, le matin du jour où!.....

. . . .

J'étais..... debout et toute nue..... dans les bras du jeune chef aux six doigts.

Ses yeux ardents troublaient ma tête.

Sa main égarée sur mon sein m'inondait de frissons étranges.

Une angoisse horrible m'empêchait de fuir.

La honte enfin délia ma langue!

« Akaroa; que me veux-tu ? »

« Ce qu'un mari veut à sa femme. »

Mon effroi, l'effraya lui-même : son visage devint triste et sombre : et ses pleurs coulèrent abondantes.

« Vois, » dit-il, « mes bras sont amaigris par
» la lutte; mes pieds brûlés par la marche ;
» mon manteau rongé par les ronces; mon
» corps dévoré par la faim.

» La soif brûle ma bouche; et les larmes
» mes yeux..... La douleur égare ma tête.....
» Une ardeur..... toi seule peux l'éteindre!

» Eki sois bonne autant que belle. »

Et moi, de trembler plus encore.

Et lui (de sa main écrasant la mienne) de me fixer à son côté..... et de poursuivre, hors de lui-même :

« Ils ont mis mes guerriers en fuite!

» Ils m'ont fait errer comme un chien sau-
» vage!

» Ils m'ont traqué comme un Taipo.

» Les mensonges de mon père retombent
» sur ma tête.

» Maoui m'accable. Mes six doigts lui font
» envie.

» Taia la belle fut trop crédule.

» Tous..... tous me pourchassent pour me
» tuer. Que du moins ma race revive.

» Eki, sois bonne autant que belle..... et
» recueille, avant mon départ, le..... souffle
» des Akaroas. »

Il me priait ! je refusai.

Sa voix, ses yeux, ses bras, sa rage, sa lubricité détestables, immédiatement, se ruèrent sur moi.

Taipos et Moa, m'écriai-je, Mopou ; à moi.

Comme un phoque sur une bonite, mon père fond sur Akaroa.

Ils tombent, rugissent, roulent et se battent.

Le jeune homme se relève seul : Et ma vie suit celle de mon père.

A-DIEU-VAT!

(Comme disaient les vieux loups de mer.)

La douleur me rend la vie!

J'aperçois Mopou sans mouvement, le front ouvert et tout ensanglanté.

On l'a déjà solidement garrotté à la poutrelle qui ne le quittera plus qu'en aidant à brûler ses chairs. La rage a tant serré les tresses de formium qui le marient à sa perfide compagne de route et de flamme, que d'un bout à l'autre son corps est coupé de nombreux anneaux.

Ainsi préparé pour le festin de Maoui, le vigilant chasseur, le guerrier intrépide, le noble si fier de ses nombreux exploits, ressemble à une chenille endormie, lâche, rampante et repoussante de grosseur!

Ces préparatifs excécrables font que je reporte la vue sur moi-même.

Horreur!

Moi aussi, pauvre inoffensive, je suis préparée pour le sacrifice !

Ah ! mes yeux, fermez-vous pour toujours !

Ils obéissent.

Mais, plus curieuses et plus cruelles qu'eux, mes oreilles restent entr'ouvertes.

Les hommes d'Akaroa chuchotent.

Elles écoutent leurs propos infâmes; entendent leurs rires libidineux; et m'expliquent les douleurs atroces qui me torturent aux entrailles.

La honte m'abîme. La pudeur m'exaspère. Je veux insulter et maudire, au moins du regard, l'exécrable chef aux six doigts;........... et voilà que (debout, tout près de moi) je le vois plus grand, plus terrible et plus beau que jamais.

Il évoque la colère.

La colère, implacable ennemie de l'irrésolution ! Sa gloire, enfin, va prendre son vol !

Lui ou moi, rugit-it, en écumant de rage.

(Ses paroles seules furent coupables, en cette journée..... si odieuse le matin, mais si adorable le soir !)

« Lui ou moi..... le faible ou le fort..... l'im-
» posteur ou le taboué.

» Maoui, donne-moi la victoire! Et le sang
» des Iouikao étanchera ta jalousie.

» Esclaves et guerriers..... femmes et hom-
» mes..... enfants et vieillards..... vivres et
» cases..... tout, absolument tout, périra dans
» les flammes et pour toi seul.

» Maoui, done-moi la victoire! Et les victi-
» mes, qu'à ma naissance te refusa l'avarice
» de mon père, seront quarante fois doublées.

» Maoui, Maoui! donne-moi la victoire et
jamais tu ne manqueras de chair humaine! »

Akaroa se décide et part.

On nous emporte mon père et moi. Les partisans du jeune chef se dispersent (joyeux qu'ils sont) pour folâtrer; et le suivent, tout en s'éparpillant sur la rive du petit lac.

Le matin, quand les petits Kivi-Kivi partent pour la pâture, leur mère a peine à les veiller. Ils sont si frétillants alors qu'ils n'entendent même pas son gloussement inquiet. La fatigue, à défaut du danger, finit par les rendre attentifs; et, le soir, ils marchent presque sur elle.

Au début de leur expédition, les guerriers du jeune Akaroa font comme eux. Comme eux encore, ils feront sur la fin.

Cependant le cortége remonte le petit lac; s'engage, ensuite, dans les fougères; et puis, après, dans la forêt.

Plus il avance, plus il augmente.

Toujours de nouvelles figures, jeunes toujours, mais toujours sombres, souvent farouches : quelquefois même terribles.

On atteint les crètes arides. Un court moment on se repose ; et l'on repart.

La descente se fait rapidement. On touche enfin le bord de mer, dans la baie même d'Akaroa.....

. . . .

Calme parfait : ciel sans nuage : soleil radieux ; quoique déjà sur son déclin.

Sur l'eau, pas une ride ; pas un souffle, dans l'air ; aucun bruit, dans l'espace; dans toute la baie, aucun mouvement.

L'excessive chaleur du jour endort les plantes, les animaux, les hommes... et la prudence elle-même.

Le soleil et ses rayons, au ciel, le jeune chef et ses guerriers, à terre, sont seuls à veiller et marcher.

Tout sourit, maintenant, au fils; comme tout, jadis, souriait au père.

Le jeune Akaroa s'embarque et pousse un cri.

Aussitôt des anses et des criques, des ravins et des buissons eux-mêmes; cent cris, cent guerriers, cent pirogues lui répondent.

La baie, si déserte et si calme à l'instant même, s'agite et se peuple de tous côtés.

Les cormorans, les mouettes et les goëlands, les albatros, les pétrels et les damiers sont moins bruyants et moins agiles, à s'abattre sur un cadavre, que ne le sont à rayonner, en chantant, vers leur maître, les guerriers du chef aux six doigts.

Tandis que la joie, l'enthousiasme, l'espoir de vaincre et butiner guident le jeune Akaroa; la tristesse et le découragement, la crainte du pillage et la terreur du massacre abîment le pas de son vieux père.

Le Magnanime a cessé de vivre. Mopou n'est point de retour: et l'on entend un cri de guerre.

Est-ce un Ariki protecteur? Est-ce au contraire un ennemi.

Faut-il attendre, ou bien s'enfuir? le recevoir ou bien combattre?

L'escadrille et les cris s'approchent. Ils s'approchent ; et le jeune chef envoie son nom vers le rivage.

L'enthousiasme, à terre, le reçoit; à la mer, les murmures commencent. Ses fidèles de tout-à-l'heure sont maintenant ses ennemis, et ses ennemis ses fidèles.

Quels sont ceux qu'il s'en va trahir ?

Il débarque, le pas applaudit : mais on nous apporte, il murmure,.. Les fils du feu, tout au contraire, hurlent de joie. Ea paraît, ils la garrottent.

Le jeune chef, inquiet et sombre, dévisage tous ceux qui l'entourent.

Il fait un signe ; et l'on se tait.

Son œil s'anime, ses bras se lèvent, ses doigts s'écartent, sa voix vibre; il dit alors :

« Je suis taboué!

» Un doigt de plus donne à ma main une
» puissance irrésistible. Un doigt de plus
» donne à mon pied une agilité sans égale.

» Qu'aucun de vous ne me résiste! la fuite
» même le perdrait.

» Voyez Mopou! Voyez Eki ! !

» Le père combattait pour sa fille! La fille...
» pour sa virginité!
» Les forces de l'un où sont-elles? Où trou-
» ver la pureté de l'autre?

» Chez les hommes, comme chez les
» femmes... dans ce pas, comme dans tous
» mes autres; je ne veux qu'un vouloir: le
» mien!

» L'Ariki des mers était fort: l'Ariki du feu
» est terrible!
» L'Ariki des mers était bon: l'Ariki du feu
» est parfait!
» Délivrez Mopou: c'est mon père!
» Délivrez Ea: c'est ma mère!
» Délivrez Eki: c'est ma femme!
» Fêtes funèbres et chants de morts: com-
» mencez! »

Il dit: tous obéissent.

Alors ils se prosterne: applique à terre son front et sa poitrine: met sur sa tête les pieds de son père vénérable: et, sans plus s'inquiéter des autres, s'abîme jusqu'au soir dans sa douleur sincère, ses émotions profondes et ses gigantesques projets.

Le lendemain, au point du jour, Mopou

orna le corps de son défunt maître : l'accroupit dans sa posture favorite : mit en travers de ses genoux son patou-patou redoutable : et le descendit dans la tombe.

Mon noble époux déposa, aux côtés de son père, les têtes fumées des chefs, nombreux déjà, qu'il avait tués en ses excursions vagabondes ; empila, par derrière, les esclaves qu'il sacrifiait à l'inimitié qui les avait, tous deux, si longtemps divisés ; acheva de combler la vaste fosse de cadeaux et provisions de toutes sortes ; et fit recouvrir soigneusement le tout.

Les chants des morts recommencèrent alors, pour alterner avec les repas funèbres, et ne finir qu'avec le jour.

Ses magnifiques ornements, son maintien fier et majestueux, son glorieux cortége de nobles, sa troupe nombreuse d'esclaves et ses richesses prodigieuses valurent, au magnanime Ariki des mers, un si flatteur et si glorieux accueil, au séjour fortuné des morts, que sa haine pour son enfant s'y transforma en affection inaltérable.

LE PAS D'IOUIKAO.

(Prononcez I-Oui-Kao.)

Trois jours après cet événement, comme nous étions sur le rivage, Akaroa prit son manteau: le porta sur un petit tertre et l'y maintint par cinq galets: deux gros, un moyen, deux petits. Le moyen, il le mit en haut; les deux petits, aux coins en bas; les deux gros sur chaque côté, au beau milieu de leur longueur.

Alors il s'en vint nous rejoindre; et murmura, d'une voix sombre: voici le pas d'Iouikao.

« Le galet d'en haut représente le réduit de
» l'Ariki lui-même. Il surveille, de droite et de
» gauche, le front supérieur de son pas.

» Les deux énormes vous figurent les ouvra-
» ges, qui font saillie au plein centre de chaque
» flanc; et les deux petits les renforts qui ter-
» minent les bas-côtés.

» Des quatre fronts de ce village, perché
» en haut d'une colline, l'inférieur seul est ac-
» cessible. Ses extrémités sont très-fortes. C'est
» au centre que j'attaquerai. »

Ce disant, il fixa Mopou. Mais lui, tout surpris, ne dit mot : et mon noble époux continua :

« Cinq terrasses superposées divisent l'inté-
» rieur de ce pas. La plus basse a reçu dix
» cases, qui forment deux groupes inégaux.
» Celle d'au-dessus en a vingt, partagées en-
» tre trois quartiers. Treize reposent sur la
» troisième, en y simulant deux îlots. L'avant-
» dernière en compte neuf, cinq d'un côté,
» quatre de l'autre ; la plus haute une seule,
» énorme, l'antre d'Iouikao lui-même.

» Cela fait deux cents hommes forts, plus
» les femmes, enfants et vieillards.

» Il me faudra cinq cents guerriers. »

Comme Mopou allait parler, son jeune chef l'arrête et poursuit :

« Iouikao, je le sais bien, a pour case un
» nid de Taipo, tout à la fois montagne et
» grotte, terre et branchage, case et grenier.
» Il est plein de fougère et d'armes. Deux ou

» trois soupiraux l'éclairent, mais la fumée le
» rend obscur. Sombre et perfide comme son
» maître, c'est un repaire impénétrable ; je le
» détruirai sans le voir. »

Mais (dit Mopou, avec vitesse) Iouikao, dans ce donjon, peut tenir tête à tout un pas.

Une rangée de pieux énormes le sépare tout-à fait du sien ; et, derrière cette palissade, un fossé de grande profondeur et coupé de nombreuses traverses lui fait encore une défense.

Et, plus vite que mon père encore, mon noble époux de lui répondre :

« Une défense, contre les siens ; comme à
» eux une contre lui ! Car, au village d'Iouikao,
» pas de terrasse, ou de quartier, ou bien
» même de simple case qui ne soit bourrée de
» mangeaille et n'ait, pour le moins, sa ban-
» quette, quelquefois même sa palissade.

» Un chef, qui redoute ses guerriers et que
» ses guerriers n'aiment pas, est toujours vaincu
» à l'avance. Tous se sont armés contre lui,
» comme lui s'est armé contre eux tous ; donc
» personne ne l'est contre moi.

» Ne comptant nullement sur lui, au jour
» de gloire, ils le quitteront; pour ne veiller
» que sur eux-mêmes. Dispersés, que pour-
» ront-ils faire ? Rien !

» Il nous faudra les assommer, comme des » phoques, l'un après l'autre.

» Malheur au chef que son courage et la » terreur que, personnellement, il empire ne » suffisent point à protéger! Malheur à celui » qui ne sait que tenir ses guerriers au ventre ; » c'est être maître de leur valeur.

» Pour ignorer ces vérités, Iouikao, tu pé- » riras!

» A te tuer, j'aurai peu de gloire! Mais un » chef bête ne doit pas vivre. »

En parlant, le chef aux six doigts s'exaltait trop.

Mon père, pour qu'il devint prudent, lui dit :

« Akaroa, ne l'ignore point!

» Autour du pas d'Iouikao, règne un large » chemin de ronde; autour de ce chemin de » ronde, un assez fort parapet, et autour de » ce parapet, une rangée de pieux redouta- » bles, longs, pointus, durcis au feu, profon- » dément fichés en terre et dirigés dans tous » les sens. »

Après? fit le jeune chef, en riant. Mopou reprit :

« Autour d'eux circule un fossé, coupé de

» traverses nombreuses ; autour de lui, sur son
» escarpe, une seconde palissade, dont tous
» les poteaux élevés sont attachés, les uns aux
» autres, et par le col et par la taille : autour
» d'eux encore, à leur pied, une banquette
» garnie elle-même, extérieurement, d'une
» troisième palissade, à pieux comme la pré-
» cédente, mais toute sabordée par en bas. »

Après? refit le jeune chef. Mon père, aussitôt d'ajouter :

« Aux pieds des sabords, un fossé ; sur son
» escarpe, un talus encore ; enfin, en dehors
» les glacis. »

... Par devant ! Mais sur les côtés, reprit enfin Akaroa, incapable d'attendre un mot.

« Iouikao, non rassuré, Iouikao, tremblant
» toujours, a fait un grand abattis d'arbres !

» Entortillés, mêlés, brisés, troncs et bran-
» ches, buissons et lianes, enchevetrés et noués
» ensemble, font un rempart impénétrable.

» Sous cette forêt, morte et sombre, circu-
» lent mille sentiers tortueux, garnis de poin-
» tes, cachées sous terre ou dans les feuilles,
» et flanqués de gouffres affreux. Des claies
» fragiles masquent leur bouche ; des pieux
» aigus arment leur fond.

» Enfants du feu, ne craignez rien !
» Aucun de ces monstres hideux, faux dor-
» meurs, toujours prêts à mordre, n'engloutira
» un seul de vous !

» Akaroa saura briser, ronger, brûler et con-
» sumer, par la flamme qui l'a vu naître, tous
» ces pièges épouvantables. »

Parlant ainsi, il s'animait. Il s'animait et s'écria :

« Arbres et branches, buissons et lianes,
» pieux, claies et pointes embrasez-vous !
» Dévorez, dans votre fournaise, toutes les
» ruses d'Iouikao ; et montrez-nous, nue et
» béante, comme les mille gueules de ses gouf-
» fres, son atroce stupidité. »

Il dit, s'agite et gesticule. Mon père émerveillé l'imite ; et les voilà bientôt tous deux près d'entonner leur chant de guerre.

Cependant ils s'arrêtent encore.

— Trois forts parapets, dit Mopou.
— Deux fossés, fait Akaroa.
— Plus trois rangées de palissades...
— ... Et toute une forêt renversée.
— Huit colliers...
— ... Avec une ceinture...

— Beaux ornements d'un pas de niais.

— ... Vaines défenses d'un camp de lâches !

— Mopou (dit, en grinçant des dents, le jeune chef presque en fureur), les sardines, qu'elle veut dévorer, la taupe-marsouin les entoure d'un cercle aussi grand que rapide. Puis elle s'en va, serrant sa courbe, en se redressant à mesure ; et, redoutant sa dent cruelle, le frétin n'ose plus courir.

Cependant, elle se dresse encore ; et la voilà quasi-debout, pivotant sur sa queue flexible. Elle rejette alors, l'un sur l'autre, avec son corps toujours tournant, ces poissons qui ne peuvent fuir. Forcément donc ils sautent en l'air.

C'est dans sa gueule qu'ils retombent.

« Comme la taupe, j'irai serrant, autour du » pas d'Iouikao, mon cercle de flammes » cruelles.

» Toujours tournant, toujours montant, et » toujours poussant, vers son antre, ses guer- » riers trop mal défendus : je les entasserai au » repaire où ils cuiront tous pour Maoui.

» Son insatiable jalousie en aura plus haut » que la gorge. »

Et, déjà fier de son triomphe, mon noble époux, l'œil enflammé, entonne enfin un chant de guerre.

Malgré lui, ses bras et ses jambes dansent les gestes du combat.

Malgré lui, mon père vénérable imite son enfant bien-aimé.

Et, malgré eux, leurs Mahouris, étonnés et bientôt ravis, accourent, gesticulent, s'échauffent et, finalement, suivent la cadence de leurs chefs exaspérés. Si bien que, furieux à leur tour, ils dansent et chantent, comme eux deux :

« Préparez, préparez, enfants du feu, vos
» fascines légères; mais perfides !
» Préparez, préparez, enfants du feu, vos
» fouennes lourdes et cruelles !
» Iouikao et tous les siens vont périr au mi-
» lieu des flammes.
» Iouikao et tous les siens vont apaiser le
» grand Maoui.

» Enfants du feu, préparez vos toko-tokos,
» si rapides !
» Enfants du feu, préparez vos casse-tête,
» aussi légers qu'agiles !
» Enfants du feu, préparez vos patou-
» patous sanguinaires !

» Qu'Iouikao et tous les siens soient percés
» par vos traits mortels !
» Qu'Iouikao et tous les siens périssent
» assommés par vos coups !

» Qu'Iouikao et tous les siens aient le crâne
» en deux par vos armes!

» Soufflez, soufflez, enfants du feu !
» Soufflez, que vos brandous s'enflamment !
» Et qu'un vaste incendie consume Iouikao et
» tous les siens ! »

Chantant ainsi, chefs et guerriers serpentent en dansant sur la grève ; et puis enfin rentrent au pas.

CONSEIL DE GUERRE.

Je reprends le récit d'Eki. C'est toujours elle qui parle.

Le lendemain, au point du jour, ceux qui nous regardaient partir, causaient ainsi sur le rivage.

— Qu'elle est cette pirogue qui sort?
— C'est celle de notre jeune chef.
— Et quels sont ceux qui l'accompagnent?
— Ea, Eki et Mopou.
— Et pourquoi s'en vont-ils si tôt?
— Nous l'ignorons! Akaroa ne dit plus rien.

Ma mère et moi étions devant; mon père et mon époux derrière. Tous les quatre nous pagayions avec ardeur et sans rien dire.

Nous doublâmes successivement la pointe nord de la passe; puis son étroit et long chenal; puis les hauts mornes de l'entrée; puis les

deux roches qui la défendent; puis enfin nous voguâmes au large.

Quand nous fûmes bien loin de terre, Akaroa nous commanda de rentrer, tous trois, nos pagayes; et de nous tourner vers l'arrière.

Maintenant, je peux vous parler, nous dit-il, d'un air calme et digne.

« Hier, j'ai cédé à mon courage. J'ai laissé
» voir mon secret. J'ai compromis votre salut.
» J'ai peut-être enfanté un traître.

» Aujourd'hui, je veux être sage et n'écou-
» ter que la prudence, amie des vieillards et
» des femmes : voilà pourquoi je vous con-
» sulte.

» Vous êtes tous trois Iouikao. Je vous atta-
» que; defendez-vous; apprenez-moi ce qu'il
» faut craindre. »

— Maître, dis-je alors à mon père, quel est cet ennemi perfide, qui ceint de feu notre montagne et s'avance vers notre pas.

— C'est un petit enfant cruel : le fils du grand Akaroa.

Le présomptueux s'est mis en la tête que notre pas touchait aux arbres : que ses flammes y mettraient le feu : et, qu'effrayés par l'incendie, nous n'oserions lui résister.

Tout le contraire arrivera !

Vos cases resteront saines et sauves. Ses guerriers fuiront devant vous : et lui seul succombera.

Armez-vous donc ; et, sans rien craindre, dispersez-vous vers les défenses.

Entassez, auprès de nos portes, les rouleaux, qui doivent les fermer ; commencez même à en garnir les coulisseaux jusqu'à moitié ; bouchez, vers le sommet du pas, tous les sabords de la palissade extérieure ; puis après, venez me rejoindre.

Nous courons, mes plus braves et moi, arrêter, dans sa marche altière, ce chef qui ne doute de rien. Je vais le défier au combat. S'il ose accepter, je l'assomme. La gloire de son père expire ; et ses conquêtes sont à moi.

Ainsi me répondit Mopou, contrefaisant Iouikao.

Continue, fit Akaroa ; tout cela j'aurais pu le dire.

Mopou reprit :

— Me voici donc sur les glacis. Je m'avance de quelques pas et dis, en te tirant la langue :

Akaroa ! que viens-tu faire, aussi près de nos palissades ?

— J'ai fait vœu de vous sacrifier, toi et les

tiens, au grand Maoui : je viens accomplirs ma promesse.

—Quoi ! tu viens vraiment m'attaquer ? Pauvre tout petit chef de côte ! Enfant, que vaincrait une femme, tu veux dominer les hautes terres ! Depuis quand le manchot barboteur veut-il nicher dans les grands arbres ?

— Ne méprise, faible Iouikao, ni mon âge ni mon pays. Celui qui sait planer au large et ne dormir que sur les flots surpasse, en force et en courage, l'oiseau qui ne peut que sauter ou voltiger de branche en branche.

Quand même tu serais l'être étrange, moitié perroquet moitié chouette, que mon père vit au bout du monde ; ni ta vigueur, ni ta taille, ni (bien moins encore) ton courage et tes ruses de fils de la nuit ne m'effraieraient ; car je suis un jeune albatros.

— Pour un homme, il n'y a que honte à frapper un Piguinini. Mais le bonheur d'exterminer la race des Akaroa éteint, chez moi, toute répugnance. Avance donc, arrogant enfant, pour que j'en finisse avec toi.

— Quand tous les tiens seront détruits, je pourrai te combattre seul et te procurer quelque honneur, avant de consommer ta ruine. Jusque-là, diffère ton défi.

— Ainsi, ce que l'on dit est vrai !

L'albatros n'a de courage que lorsqu'il est

en pleine mer. En mettant le pied sur le sol, il devient plus gauche et plus lâche que l'aptérix ou le manchot.

Honte à toi, et honte à ton père!

Honte à tous ceux que tu commandes; et honte au grand Maoui lui-même!

Son chef aux six doigts (chose inouïe!) vient de refuser le combat.

Vis-tu jamais, terre mahourie, une turpitude pareille?

Mer immense, entr'ouvre tes eaux; pour noyer la souillure infâme qu'on vient de faire à mon pays.

A ce discours du grand chasseur, parlant en guise d'Iouikao, notre jeune chef est consterné.

Frémissant, en un trouble extrême, il cache sa tête entre ses mains; se répand en torrent de larmes ; et reste comme anéanti.

Alors nous éprouvons, tous trois, une angoisse vraiment horrible.

Le front baissé, les bras pendants, l'œil morne et l'oreille inquiète, nous attendons une réponse; et pas un mot ne nous arrive.

La seule feinte d'une vraie guerre vient-elle d'engloutir, à jamais, le courage de notre jeune chef? En est-ce fait des Akaroa? Leur valeur

était proverbiale; sera-ce leur lâcheté désormais?

Ces pensées nous brisent le crâne; et mon époux ne nous dit rien?

Son corps et tous ses membres tremblent. Sa poitrine râle tumultueuse. La honte le serre à la gorge.....

...... La mer se retirait toujours. Notre pirogue, à la dérive, fuyait, honteuse d'un tel crime. La terre, en s'immergeant dans l'onde, avait hâte de s'en laver.

« Adieu, beau lac! Adieu, rivage! Adieu,
» terres et eaux, illustrées par Mopou et son
» noble maître!
» Adieu, cher orgueil d'Ea! Unique amour
» d'Eki, adieu! »

Ainsi, tous les trois en silence, immobiles et désespérés; nous saluions, une fois encore, ce que nous avions adoré.

Ainsi, tous trois, l'âme navrée, et, maudissant tous trois la vie; nous conjurions la mer immense de nous prendre avec notre idole: ne pouvant vivre sans l'aimer.

A voir l'eau, si calme et si belle, vous auriez

cru à son sommeil : elle nous écoutait, la perfide !

..... Tout à coup, mon époux se lève et s'écrie d'une voix tonnante :

« Oui, je refuserai le combat ! Oui, mon cou-
» rage et mon orgueil seront vaincus par ma
» prudence ! Oui, je braverai tous ces ou-
» trages !

» Ecoutez ce que je veux faire.

» Je veux tuer tous mes ennemis ; et que pas
» un de vous ne meure.

» Je mets tous mes guerriers ensemble. Je
» protége ceux du premier rang par de fas-
» cines grandes comme eux. Tous ceux du se-
» cond, je les arme de fouennes et de lances
» énormes. Ceux du centre, je leur fais porter
» tout ce qu'il faut pour l'incendie.

» Puis ; moi d'un côté, Mopou de l'autre,
» nous empêchons qu'aucun ne quitte ce pas
» mobile ; et nous le guidons, sans qu'il rompe,
» jusqu'à celui d'Iouikao.

» Nous comblons le premier fossé, avec
» une partie des fascines et la flamme combat
» pour nous.

» Nous voilà donc sur la banquette, courant

» vers la porte du pas. Elle brûle aussi et nous
» entrons.

» Alors, quartier par quartier, nous dépe-
» çons toutes les cases. Et, toujours bien grou-
» pés ensemble et sans nous quitter un ins-
» tant, nous abattons, l'un après l'autre, tous
» ceux qui veulent s'échapper.

» Ainsi, gravissant les terrains, et chassant
» toujours devant nous les hommes du pas
» d'Iouikao ; nous les repoussons vers son
» antre, où ils s'empilent les uns sur les autres.

» Alors bourrant de feu ses gueules, nous
» consommons le sacrifice, en les cuisant tous
» pour Maoui ; et le voilà notre fidèle allié. »

Mopou répond :

— Mais avec leurs toco-tocos ?

— Ils ne perceront que nos fascines.

— Mais avec leurs longs casse-tête ?

— Ils ne blesseront encore qu'elles.

— Mais avec leurs patou-patous ?

— Comment veux-tu qu'ils nous atteignent !

Mon père, alors émerveillé, entonne le fameux chant :

« Préparez, préparez, enfants du feu, vos
» fascines, légères mais perfides.

« Préparez, préparez, enfants du feu, vos... »

Mais le jeune chef l'interrompant :

« Vois le cormoran, quand il pêche. En
» sentinelle et l'œil au guet, de sa branche ou
» bien de sa roche, il surveille la mer trans-
» parente.

» Un poisson passe ; il fond sur lui ; l'as-
» somme de sa vitesse extrême, et le ramène.
» Tant qu'il plonge, son trajet est sûr. Jamais
» il ne manque sa proie.

» Sort-il de l'eau ? c'est le contraire. Même
» quand il n'a plus rien au bec, c'est à peine
» s'il peut s'envoler. Il bat, il bat, il bat des
» ailes, en pagayant, et ne s'élève que lente-
» ment.

» Tous les casse-tête sont comme lui. Tant
» qu'ils tombent, leurs coups sont terribles.
» Gare les épaules ou bien la tête. Dès qu'ils
» montent ils perdent leur force ; s'égarent
» facilement en route ; et, tout au plus, entam-
» ment la peau.

» Que nos hommes (au pied des glacis,
» dans les fossés, ou bien ailleurs, en contre-
» bas) pour frapper un coup incertain se décou-
» vrent un seul instant ; et, des talus, ou des
» banquettes, ou des crêtes des parapets, on
» les assomme incontinent.

» Je ne veux pas que cela soit,

» Nos fascines recevront les coups : avec
» nos lances, nous les rendrons : et nos

» fouennes, piquant les fagots, exciteront tel-
» lement leur ardeur, que leur feu tuera tout
» pour nous. »

Mopou, n'y tenant plus, reprit :

« Soufflez, soufflez, enfants du feu, soufflez
» que vos brandons s'enflamment ; et qu'un
» vaste incendie consume Iouikao et tous les
» siens. »

Son jeune chef et lui se rapprochèrent alors, afin de mieux causer bataille.

De temps à autre ils chantaient.

Ma mère et moi nous pagayions.

Nous faisions route vers l'entrée. Le courant nous était contraire. Nous ne l'étalions qu'à grand peine. Nos deux guerriers causaient toujours.

C'est seulement à la nuit close que nous rentrâmes dans la baie.

Pendant vingt jours on prépara tout ce qu'on destinait au siége. Après quoi on se mit en route.

La promesse qu'il avait faite, Akaroa la tint entière. Iouikao, et tous les siens, et tout ce qui était à eux périrent consumés dans les flammes.

Ce sacrifice, sans pareil; Maoui l'eut pour si agréable ; que la vie de mon bien-aimé devint, à partir de ce jour, une vraie marche triomphale.

LA CONSTELLATION DES AKAROA.

Mon cher et vénéré Tuteur,

Les efforts de la bonne Eki, son émotion et ses regrets, en nous racontant son histoire, valurent à cette pauvre femme une crise des plus violentes.

Elle en sortit brisée, rompue, ne pouvant même plus parler.

Deux heures d'un plein et bon sommeil lui rendirent quelque peu de force.

En se réveillant, elle nous dit :

« Eki est brisée pour toujours! Vienne le » génie du Magnanime la visiter encore une » fois, et son veuvage finira.

» Sa vie est maintenant pendue à un fil plus » mince et plus frêle que celui du formium » frais. Quand Maoui aura, de nouveau, recon- » quis sa terre lumineuse; ce dernier lien se » brisera. »

Bonne Eki, dit alors mon maître, pourquoi ces funestes présages? Ma science, tu le sais, possède...

— Et pourquoi prolonger ma vie?... N'ai-je donc point assez souffert?... N'aimé-je donc plus Akaroa?... Il m'oublierait à trop attendre!... Qui sait, s'il me reconnaîtra?

Maouï l'a dit: que le Mahouri, dès qu'il souffre, soit Tabou pour les autres hommes. Que le malade et le valide n'habitent jamais sous le même toit.

Il faut vous retirer tous deux.

— Eki, si, chez les Mahouris, l'occasion éveille parfois l'avarice; puis la violence; puis même le crime...

— Ce qu'a fait Maoui est bien fait. Les préceptes qu'il nous donna, nous devons, tous tant que nous sommes, les suivre et non les expliquer.

— Ainsi les secours qu'autrefois?...

— ... Si j'ai violé sa sainte loi; il t'appartient, moins qu'à tout autre, de le dire.

Oh! noble Eki, reprit mon maître en baisant sa main décharnée, pardonne à ton meilleur ami.

La pauvre femme n'entendait plus.

Comme un enfant, qui a lutté trop longtemps contre le sommeil, succombe et s'endort brus-

quement ; elle aussi venait de céder à son excessive fatigue.

Nous la couvrîmes avec soin ; et la veillâmes toute la nuit.

Le jour venu, elle reprit :

« Il faut vous éloigner tous deux. Ecoutez-
» moi : et puis partez.
» Après ma mort, Toma-Kéké vous remet-
» tra mon coffret rouge, mes longs et beaux
» pendants d'oreilles, et le grigri d'Akaroa. »

Toma-Kéké ! mais c'est un traître, fit mon maître tout étonné.

— Pourquoi m'interrompre déjà ?
« Ne suis-je point assez épuisée ?
» Eki l'a fait trembler vivante. Eki morte le
» fera trembler.

» Tu donneras, au chef des Oui-Oui, le
» grigri de mon noble époux ; pour qu'il
» vienne protéger mon peuple.
» Tu remettras à Ouéréra mon coffret rouge.
» Je donne, à mon fils étranger, mes beaux
» et longs pendants en jade.

» Tous les hommes papalanguis, se trouvant
» plus beaux que les femmes, méprisent de se

» parer comme elles. Ceux de mon pays sont
» plus sages, ils nous imitent et font bien. »
(Elle souriait en me regardant.)

« Ornes-en donc celle qu'un jour tu épou-
» seras. Ils b[illegible]t à son oreille. Ils reflète-
» ront sur son visage la grâce printanière
» d'Eki. Tes yeux la trouveront plus belle.
» Peut-être, alors, tu l'aimeras..... comme Eki
» aime Akaroa.

» Du radieux séjour des étoiles, plus haut
» que toutes les montagnes, mises les unes au-
» dessus des autres, on découvre la terre en-
» tière.

» Mes yeux reconnaîtront mon jade. Il gui-
» dera vers moi les tiens. Une mère aime tou-
» jours revoir ses enfants, même étrangers. »

Eki un moment s'arrêta; puis elle reprit :

« La coutume de votre pays est de mourir
» parmi les siens : la nôtre de finir tout seul.

» Comme ont fait mes pères, je ferai.

» Des pleurs ; mais pas de funérailles.

» Les Taipos porteront mon corps au sein
» des montagnes de neige, dans la tombe où
» ils mirent Mopou.

» Les Moas envoleront mon âme, parmi ses
» sœurs les étoiles, au groupe de mes bien-
» aimés. »

Dessinant alors, sur le sable, une figure de six côtés; elle montra chacun de ses angles, à partir du plus élevé; et dit (tournant de gauche à droite):

« Akaroa, le chef aux six doigts; son père,
» l'Ariki magnanime; son épouse la belle
» Taia:
» Eki, la dernière d'eux tous; Ea, son excel-
» lente mère; et Mopou le hardi chasseur:
» Au centre, mon enfant, tout seul.
» Ainsi nous fûmes, sur la terre; ainsi nous
» serons tous au ciel.

» Les trois hommes ont beaucoup d'éclat:
» ils brillent en haut. Les trois femmes, bien
» plus modestes, scintillent en bas. Le plus
» faible, mais le meilleur, est au centre de tous
» les autres: sa lumière est aussi plus douce.
» Comme nous avons brillé sur terre; nous
brillerons aussi au ciel. »

Et reprenant en sens inverse la figure qu'elle avait faite.

« Taia, la belle, morte d'abord; le Magna-
» nime; puis leur enfant.
» Puis Mopou, le hardi chasseur; puis sa
» femme; et leur fille enfin.
» Toujours seul, le fils d'Eki.

» Dans l'ordre ou nous quittâmes la terre;
» nous serons tous rangés au ciel. »

Et faisant, une dernière fois, l'énumération de ses angles d'une manière encore différente:

« A droite, l'Ariki des mers; et sa femme,
» la belle Taia:
» A gauche, le hardi chasseur; et la sienne,
» l'excellente Ea:
» Entre eux quatre, l'Ariki des flammes;
» son enfant, le chef aux yeux bleus; sa mère,
» la pieuse et bonne Eki.
» Ainsi, nous fûmes mariés sur terre; ainsi
» nous le serons au ciel. »

Elle sourait, en nous parlant, et ses yeux brillaient de bonheur.

Etait-ce d'avoir rangé les siens, sans laisser son enfant tout seul? Etait-ce de n'avoir plus à vivre qu'un mois lunaire, tout au plus? Etait-ce.....

Pourquoi tant de questions?

Eki est rentrée dans sa case. Rien ne la ferait nous répondre.

Laissons-lui, de nos provisions, le plus qu'il nous sera possible; et conformons-nous à ses ordres.

UN CHEMIN DE TRAVERSE.

Mon cher et bon Tuteur,

Nous venons de quitter Eki et sommes en route, l'un derrière l'autre, comme vont toujours les Mahouris. Nous suivons un de leurs sentiers, ou plutôt, une de leurs pistes. Comme ils marchent les pieds tout droits, et que, toujours, ils posent l'un dans l'empreinte laissée par l'autre; leur trace est extrêmement étroite. Ce n'est pas là son seul défaut; car, à chaque instant, elle s'égare dans les fougères, ou bien se noie dans les flaques d'eau.

Notre route est des plus pénibles; fatigue pour les jambes et les yeux !

A mi-côte, le terrain est sec et criblé de longues fissures, qui s'entrouvent sous notre poids. Dans les bas fonds (autre supplice) ce sont le formium et la boue, qui nous arrêtent à chaque instant.

Nous longeons le pied des coteaux, au bord du lac, et dépensons un temps énorme à toujours monter et descendre, pour suivre notre maudit chemin. Le voilà noyé dans une mare. Impossible de le retrouver. Eh bien ! tant mieux; qu'il aille au diable; et avançons en ligne droite.

Nous avançons et nous voilà perdus! En plein jour, en rase campagne et voyant partout l'horizon.

Nous n'avions pas huit milles à faire. Nous avons devancé l'aurore. Le soleil va passer midi. La chaleur devient excessive. Les jambes pèsent. Le corps s'affaisse. La fatigue vient. Le but nous touche, en quelque sorte, et nous ne pouvons y atteindre. Nous sommes en pleine fondrière!

A droite, rien pour poser le pied. A gauche, roseaux infranchissables. Devant, de la tourbe haut comme nous. Derrière,.... derrière, ce n'est pas la route!

Oh! Supplice horrible!

Se battre une journée entière contre la terre, contre la vase et contre l'eau; contre les fougères et les buissons, les roseaux et le formium, qui nous refusent le passage; contre les

herbes et contre les algues qui nous empoignent par les pieds ; et, qui pis est, contre les fougères qui, cent fois plus méchantes, nous secouent au visage les sporules innombrables de leur pollen si corrosif.

Nous avons la gorge brûlante ; les paupières rouges et tuméfiées. Si du moins, dans l'eau jusqu'au ventre, nous pouvions boire ? Hélas ! En haussant son niveau, en nous noyant notre chemin ; le grand lac s'est fait saumâtre.

Pour en sortir, prenons des forces !

Faisons, comme près de nous peut-être, font les rales et les poules d'eau : Mangeons !

Je mange et me gorge d'eau-de-vie, tout en continuant à faire route. Donc me voilà, marchant, nageant, pestant, jurant et trébuchant, derrière mon noble maître ; pendant qu'il avance avec calme.

Nous sommes sauvés, crie-t-il enfin, j'aperçois l'isthme. Un dernier effort, du courage !

Un dernier effort, du courage ! J'arrive et tombe dans ses bras, délirant de fièvre et d'ivresse.

LA LUNE ET SES PHASES.

Nous retournons auprès d'Eki en passant par le petit lac.

Rien de plus triste et de plus sombre que sa vallée! Deux lieues de long: un demi-mille au plus de large: et, de chaque bord, des montagnes de 800 mètres et plus de haut.

Au milieu serpente, ou mieux, stagne une rivière plate, glacée, lente et silencieuse, que forment les torrents des montagnes. En ses eaux (qui vont se perdre.... on ne sait où!) le soleil (l'été seulement, et tout au plus pendant une heure, aux plus longs jours) se mire parfois à regret.

Son fond est encombré d'herbages. Les plantes, qu'on trouve sur ses rives, sont sans couleurs ni parfums. Elles ne fleurissent que rarement et jamais ne portent de fruits.

Dans ce grand cercueil entr'ouvert, les

rats eux-mêmes ne peuvent vivre ; et les oiseaux, qui le traversent, y perdent la voix en passant.

Pas une mélodie, même triste, en ce lieu sombre et désolé. Dans l'herbe, pas un cri d'insecte. Dans l'air, pas une plainte du vent.

Pour lumière, une ombre éternelle : et pour atmosphère, la tristesse.

Le cœur se serre en y entrant.

Tout ce qui veut de l'air, pour vivre, y devient malade et stérile.

Les graines, que le hasard y jette, poussent des végétaux rabougris. Les animaux qui s'y égarent, y langissent immédiatement ; et bientôt meurent. L'anguille seule, rampante et vivace, trouve moyen d'y subsister : encore y devient-elle aveugle.

Les Mahouris, qui tous les ans viennent la pêcher, ont soin d'arriver en bon nombre : afin de n'avoir pas trop peur.

C'était pour les surprendre à l'œuvre ; et visiter la grotte d'Eki ; que nous avions choisi cette route.

Pour la pêche, il était trop tard ! Quant à la grotte, nous la vîmes. C'était un simple renfoncement, dans un rocher, bien masqué d'ar-

bres. Nous eûmes peine à le découvrir. Il était déjà dégradé.

Dans la pierre on avait sculpté, fort grossièrement, un homme, à moitié accroupi, qu'une femme portait sur la tête. Celle-ci, pareillement accroupie, était supportée par un disque; et ce disque, porté lui-même, par un homme accroupi aussi.

Les sexes étaient si accentués, qu'on ne pouvait pas s'y méprendre.

Que représentait cette image? L'histoire de la presqu'île de Bancks ; que, mon maître, chemin faisant, me raconta, d'après Eki, voici comment :

« Le père de tous les Mahouris, après avoir
» pêché sa terre, y mit sa femme et ses enfants.
» Ils y vivaient bien tranquillement, quand leur
» mauvais génie survint.

» C'était un géant redoutable que les îles
» de Maoui tentaient. Il voulait manger ses
» enfants et, de plus, convoitait sa femme.

» Maoui, puissant autant que brave, vain-
» quit cet ennemi terrible ; le jeta au fond de
» la mer ; et mit sur lui force montagnes.
» Ainsi commença la presqu'île.

» Le génie, glacé par le froid, se tint coi
» pendant tout l'hiver. Mais, lorsque revint la
» chaleur, il se réchauffa et bougea.

» La terre, aussitôt, se fendit. Aussitôt la
» mer y entra. La baie d'Akaroa se fit.

» Maoui s'empressa d'accourir, apportant
» de nouvelles montagnes, et rechargea son
» ennemi.

» L'hiver encore il se tint coi. Mais, l'été
» d'après, rebougeant, il causa une fente nou-
» velle, dont la mer, en entrant, forma pi-
» geon-bay. Alors Maoui recommença.

» Au printemps suivant, en bougeant, le
» génie fit une autre fente, où l'eau forma le
» petit lac. Maoui, furieux, tripla la charge de
» son vaincu qui, depuis lors, ne put jamais (en
» remuant à chaque printemps) que faire un
» peu trembler la terre; mais sans la fendre.
» Ainsi fut finie la presqu'île.

» Maoui mourut longtemps après; puis sa
» femme; puis ses enfants.

» Leurs âmes s'envolèrent toutes au ciel;
» où Maoui, pêchant, prit la lune qu'ils ha-
« bitèrent.

» A son tour le géant mourut. Son âme, en
» arrivant au ciel, s'en fut recombattre Maoui
» qui le vainquit, là comme sur la terre, et
» mit sur lui sa nouvelle île.

» Ne pouvant bouger, il la ronge et puis l'a-
» vale; pour se venger. Donc, peu à peu, elle
» diminue et disparaît.

Elle disparait? mais elle l'étouffe; tant elle est grosse à digérer. Pour se soulager, il la rend. C'est ce qui fait qu'elle reparaît.

» Les exploits qu'ils ont fait, sur terre; les » héros les refont au ciel. Par ces signes, ils » rappellent, aux hommes, qu'ils doivent tou- » jours les imiter. »

Cette fable, dis-je à mon très-cher maître, vaut bien celle du char d'Apollon.

Et, celle aussi de l'arc-en-ciel, répondit-il; tous ces mythes sont de même force et dictés par le même esprit.

Les idées de l'homme se forment, en suivant des lois invariables. Son cerveau est partout le même. C'est en voyant, aux mêmes âges, les mêmes objets et les mêmes faits se reproduire, qu'il a les mêmes conceptions.

Le silence, l'obscurité, la mort, l'âme (idées tristes et vagues) ont quelque chose de commun. Les yeux et les étoiles brillent. Les trépassés hantent la nuit. C'est par les astres qu'ils regardent. Maoui et le géant, la Nouvelle-Zélande et la lune (îles sur mer et dans les cieux) sont choses qui se tiennent et disent : *bataille continuelle.* Ainsi pensent les Mahouris.

Ils expliquent les faits de l'espace et ceux du temps, les mouvements des astres et des

hommes, par les seules choses qu'ils connaissent : leurs propres coutumes. Ceux qui adoraient Jupiter (exterminateur de Saturne, l'anthropophage du vieux monde) ne raisonnaient pas autrement.

Les cieux racontent les gloires de l'homme. Immuables, inaccessibles à tous, ils sont le livre du passé. Ils gardent, sans les altérer, les événements de la terre et les secrets qu'on leur confie. Tous les enfants, hommes ou peuples, alors qu'ils sentent plus qu'ils ne pensent, y suspendent leurs souvenirs ; et, dans l'âge mûr, oublient leurs peines, en adorant ce beau fétiche, doux confident de leur jeunesse.

Nous avions, en causant ainsi, quitté la grotte et parcouru toute sa vallée. Arrivés sur le haut du morne, qui la sépare du grand lac, nous nous arrêtâmes encore, pour voir un étrange spectacle.

ŒUVRE SACRÉE.

Dans une brume lumineuse, mobile et défigurant tout par ses bouffées toujours roulantes, dans une atmosphère lourde et puante de feuilles et de graisse brûlées ; une vingtaine de Mahouris, séparés par des tas de branches et d'anguilles, formaient et déformaient sans cesse un petit cercle autour d'un feu.

Au milieu d'eux ; quatre poteaux lourds et massifs (échancrés sur 15 pouces de haut, à cause des rats) supportaient, à dix pieds du sol, une large claie formant plate-forme ; sous laquelle pendaient, fort serrés, de nombreux cadavres d'anguilles, au plus épais de la fumée.

Par-dessus ; tantôt en rampant, tantôt dans une autre attitude, circulaient des silhouettes humaines.

Latéralement, c'en était d'autres, qui montaient ou redescendaient sur de longues poutres inclinées.

Dans ce nuage artificiel ; la fumée, le chaud et la fatigue faisaient (très-fréquemment) gémir et bizarrement se contourner toutes ces formes qui se heurtaient ; en allant et venant, se croisant et s'entre-croisant dans tous les sens.

Jurons de dépit, cris de joie, moqueries ou bien compliments, tous mots sonores et gutturaux s'entremêlaient autour du feu, dans ces vapeurs toujours roulantes de bois vert et d'huile brûlée.

Chacun, à chaque instant, changeait de posture et d'occupation, dans cette cuisine diabolique ; où la vue, le goût, l'odorat étaient torturés tour à tour.

Poissons morts et hommes vivants ! tout s'y tordait, tout y criait : les anguilles, pour se dessécher ; les hommes, pour voir et respirer ; le feu, pour crier après l'huile ; le bois vert, pour ne pas brûler.

En travaillant, comme un enfant, avec ardeur et tout en jouant, chacun préparait son poisson.

Aussitôt prêt, on le pendait.

C'était trop bas, ou bien trop haut. Il fallait monter et descendre; puis remonter et redescendre, à travers les cris et les gestes des travailleurs. Tous critiquaient ou se moquaient, mais personne n'aidait personne.

Homme ou femme, enfant ou vieillard, chacun, activé pour son compte, essuyait, fendait et ouvrait, puis étalait et embrochait, et puis, finalement, enfilait son anguille; pour la porter au grand séchoir, où la fumée, le soleil et le vent venaient aider ces travailleurs à boucaner leurs provisions.

On allait vite. Il faisait chaud. Tout était à faire en un jour. La putréfaction commençait. Et puis! C'était œuvre sacrée.

Œuvre Sacrée!

Ainsi l'homme est partout le même. Pour vaincre son imprévoyance, tout en domptant sa gourmandise; pour empêcher qu'il ne périsse d'indigestion, dans le présent, et de misère, dans l'avenir, il faut l'intervention suprême.

Grâce au Tabou, tout alla bien. L'ouvrage finit avec le jour.

Alors on se mit à souper; puis à rire, causer et fumer; puis, enfin, à se retirer.

EKI AU CIEL

Nos bons hôtes, les Mahouris, sont tous allés se reposer. Nous voilà seuls au bord de mer.

Avons-nous bien fait de rester, si longtemps, près du petit lac ?... D'examiner, tant en détail, la grotte de la bonne Eki ?... De regarder les Mahouris faisant leurs conserves d'anguilles ?... Et d'ajourner, jusqu'à demain, notre visite à notre amie ?

Ces questions restent sans réponses. Nous les posons, sans y penser, en regardant tous deux la plage, presqu'en rêvant !

..... Les dernières lueurs du jour s'effacent. Les formes deviennent indécises. Le mystère se répand partout ! Le ciel pur s'enrichit d'étoiles. La nuit commence délicieuse.

Les astres lui prêtent leur clarté, pâle, douce et silencieuse ;... la terre, sa lente et tiède haleine ;... la mer, son clapotis lointain ;... les algues, leurs parfums sauvages.

Des ondes sonores,... odorantes,... chaudes et lumineuses (à peine) se balancent harmonieusement, dans le vague de l'atmosphère ; et..., bercé par elles, tout languit, tout s'endort... d'un doux sommeil.

Pourquoi veillons-nous seuls tous deux ? Pourquoi le suave murmure nocturne (le prélude du repos heureux qui atteint l'air, la terre et l'eau) a-t-il, sur nous, si peu d'empire ?

Comme un chant plaintif et lointain... que le cœur dicte... mais dont les strophes... effacées par la distance,... laissent la pensée indécise, entre l'espoir et le regret ; la mélodie, qui nous entoure, balance notre âme oscillante, entre la joie et la tristesse.

Nous retournons vers une amie !

La trouverons-nous encore vivante, dans la douleur et la misère ? Ou bien, sera-t-elle morte (enfin !) et délivrée de ses souffrances ?

Devrons-nous la plaindre, demain ?

Demain, devrons-nous la pleurer ?

Questions qu'il ne faut pas résoudre ; tant le mal et le bien s'y tiennent !

C'est ainsi que mon maître et moi (les regards tournés vers le ciel) nous passions d'une idée à l'autre (comme nos yeux d'étoile en étoile) sans nous arrêter à aucune (comme eux sans trouver la plus belle).

Le céleste cortége avance. La lune y vient prendre sa place. A son approche, quelques astres pâlissent et semblent s'humilier. On dirait qu'ils saluent leur reine !

Elle calme, grande et majestueuse, sort du sein de la mer paisible et jette ses feux sur son cristal.

Ils glissent promptement jusqu'au rivage ; et viennent baiser doucement la terre ; sans l'éveiller.

La nuit n'en paraît que plus belle !

Nous admirons !

Un court moment, notre tristesse est suspendue ; et nos âmes retombent ensuite dans leur douce mélancolie.

. . . .

. . . .

Les astres poursuivaient leur marche.

Trois grosses étoiles se montrèrent (une d'abord, puis deux ensemble) à l'horizon. Sous

la plus brillante, une moindre, et, sous les autres, deux encore vinrent, comme l'avait dit Eki.

Nos yeux et nos pensées suivaient.

« La septième va-t-elle donc .... »

Elle paraît.

« Eki est morte! »

Ainsi nous serions-nous écriés en même temps; si, derrière nous, des pas lourds et précipités ne s'étaient fait entendre.

Chut, fit mon maître. Toma-Kéké! Ne bougeons plus.

Le sauvage poursuit sa route. Il avance; nous l'attendons.

Dès qu'il est à notre portée, nous nous levons. Mais, vite, il se jette à plat ventre; et dirige, en rampant, sa course vers les hautes herbes du grand lac.

Peine inutile! Mon maître le relève et dit :

Je te croyais, Toma-Kéké, aussi brave la nuit que le jour?

Moi! fait-il, en se remettant. Je n'ai pas peur! Mais mon trésor?....

Et mon maître de répliquer :

« Ton trésor ou le mien, voleur! Qui sait,
» peut-être?...

» Si tu ne crains pas les génies qui, la nuit,

» hantent cette plaine ; crains du moins les
» Akaroas.

» Vois Eki ; et vois son enfant !

» Vois son époux ; et vois son père !

» Vois leurs sept âmes immortelles qui guident deux amis vengeurs, vers un messager
» infidèle.»

Toma-Kéké, plus mort que vif, laissa tomber le coffret rouge ; et disparut.

DERNIERS DEVOIRS.

C'est le matin, de très-bonne heure. Il fait grande brume. Nous partons inhumer Eki.

Toma-Kéké ouvre la marche. Les Mahouris viennent ensuite. Mon maître et moi nous les suivons.

Le cortége, tout d'une file, contourne lentement le grand lac. Ce sont les femmes qui le retardent.

Elles sont chargées du bois, des vivres, et des ustensiles nécessaires au festival des funérailles.

Les hommes, libres de tous fardeaux, daignent, pour les soulager un peu, régler leur marche sur la leur.

Ils causent. Ils rient. Ils pleurent ; ou chan-

tent quelques versets pour la défunte. Bref ils se tiennent du mieux qu'ils peuvent; et font effort pour être tristes.

Mon maître m'entretient tout bas. Il me dit les malheurs d'Eki; son grand courage; son savoir et surtout sa grande bonté. Puis il me parle des Mahouris; m'engage à ne me point blesser de leurs façons qui, toujours, choquent de prime abord; me fait voir qu'ils sont comme les bêtes, les plantes et presque tous les êtres, que n'a pas encore désarmés une civilisation puissante; et, finalement, me félicite d'avoir été si tendrement aimé d'Eki, que forcément j'ai dû l'aimer.

Les sauvages sont de grands enfants, beaucoup plus forts (pour leur malheur!) physiquement que mentalement. Croire, d'après leur taille et leur âge, qu'ils peuvent raisonner en hommes; c'est incriminer tous leurs actes; suspecter toutes leurs paroles; les détester injustement; et s'interdire, par cela même, l'intelligence de leurs coutumes. Car la haine rend toujours aveugles.

Tel est le thême que me développe mon très-cher et vénéré maître.

Causant ainsi; nous avancions.

Tout à coup le convoi s'arrête.

Les Moas et les Taipos! crient les Mahouris consternés.

Nous regardons; le cœur me bat!

Dans la brume, déjà moins forte; je vois des oiseaux (vrais géants!) qui vont, viennent, planent et tourbillonnent tout autour de la case d'Eki; et je m'arrête épouvanté.

Une balle, dans chaque canon, dit mon maître, en allant toujours.

J'obéis, comme une machine, mais sans oser bouger de place.

Alors, il s'arrête à son tour; se met à rire, en me voyant tout pétrifié, et m'entraîne, en me faisant honte.

— Viens, dit-il, le brouillard te trompe, comme il fait tous ces Mahouris. Les monstres, qui te font si peur, ne sont que dés oiseaux de proie, dont la brume et ton étonnement exagèrent les dimensions. Grâce à Mopou, les chiens, ici, sont seuls à craindre; encore vont-ils prendre la fuite.

Marchons!

Je le suis. Les Mahouris restent.

Nous avançons. Nous courons même, en entendant un bruit confus.

Plus nous allons, et plus les rats nous filent nombreux dans les jambes; plus les cris deviennent distincts; plus nous voyons les herbes hautes, les tiges et les feuilles de formium s'agiter de brusques mouvements; mieux on entend les chiens hurler; et, plus aussi, les vols immenses de toutes sortes d'oiseaux de proie (de terre, de rivage et de mer) accélèrent, grandissent et élèvent les tourbillons, dont ils couronnent la case de la pauvre Eki.

Nous avançons de toutes nos forces; . . . . . nous arrivons; . . . . trop tard, hélas!

Du sang, des cheveux, des lambeaux de couverture mahourie souillent la terre.

Où est Eki?

Les herbes, encore entr'ouvertes, nous disent la route des ravisseurs.

Nous y courons; nous les suivons; nous les touchons, pour ainsi dire; un maudit cours d'eau nous arrête; et tous nos efforts sont perdus.

La pauvre Eki s'en va flottante, entraînée par des chiens avides.

Feu! crie mon maître.

La meute plonge et disparaît.

Le cadavre perd sa vitesse; hésite un peu; et s'engloutit.

Nous attendons. Rien ne remonte. Navrés, nous rebroussons chemin.

. . . .

Les vampires de l'air sont partis. Ceux de la terre ont disparu. Les herbes sont toutes redressées. Le grand lac a repris son calme, son silence et sa majesté !

Les Mahouris, pressés de fuir, pleurent et chantent, en se retirant. Leurs voix, seules, viennent se joindre aux nôtres, au domaine déjà ruiné.

« Salut, gîte pauvre et sauvage !
« Salut, chétive palissade !
« Triste case, en lambeaux, salut ! »

Une voix sauvage, venant de loin — Eki est morte ?

Une autre voix — Eki n'est plus !

Chœur mahouri — Eki est morte, Eki n'est plus ! Que son champ et sa palissade et sa case aussi soient taboués !

« Salut, tas de boue misérable, dont la masse » informe abrita ce que la terre mahourie eut » de plus sage et de meilleur.

» Dernier asile du malheur, que les eaux, » les plantes et les bêtes vont s'empresser d'a» néantir ; salut pour la dernière fois ! »

Les voix puis le chœur de plus loin.—Les Taipos ont porté son corps au sein des montagnes de neige !

Les Moas ont guidé son âme, parmi ses sœurs les étoiles, au groupe des Akaroas !

Les monstres vaincus, par son père, sont restés fidèles à sa voix !

« Les oiseaux et les chiens sauvages ont la-
» céré ton pauvre corps. Les poissons vont le
» dévorer. Mais ton âme lui survivra, dans les
» cœurs nobles et généreux.
» Les jeunes filles l'invoqueront ; elle con-
» solera les pauvres mères ; les femmes dé-
» vouées la béniront. »

Le lointain faiblissant encore — La bru du Magnanime est morte ! Qui nous gardera des Moas ?

La fille de Mopou n'est plus ! Qui nous défendra des Taipos ?

Qui, maintenant, nous sauvera et des Taipos et des Moas.

« Tu m'as enseigné les douleurs de ceux
» qui nous ont précédés.
» Tu m'as fait songer au bonheur de ceux
» qui doivent nous succéder.
» Par le passé, par l'avenir ; tu nous as fait
» communier avec toute l'humanité. »

Le lointain faiblissant toujours.— La fille de Mopou n'est plus ! Qui chassera les fils du Nord?

La bru du Magnanime est morte! Qui repoussera les gens du Sud ?

Qui maintenant nous sauvera des enfants du chaud et du froid ?

» Par toi, j'ai compris le bonheur dont j'au-
» rais joui, en étant père.
» Par toi, j'ai senti les délices que m'aurait
» prodigués ma mère.
» Tu nous as, tous deux, confirmés dans le
» besoin de nous dévouer. »

Des sons perceptibles à peine. — La femme d'Akaroa est morte! Qui fera peur à Tikao ?

La mère d'Akaroa n'est plus ! Qui renverra les étrangers?

Qui, maintenant, nous sauvera des ennemis de l'intérieur..... et, surtout, nous préservera du tonnerre des Papalanguis ?

« Eki, placée, par tes vertus, dans le sein de
» l'humanité (où ton âme va plaider la cause
» de tes frères, plus qu'opprimés) prie ce grand
» maître de la terre d'accorder, à tes deux
» amis, une constance égale à la tienne. »

Enfin, comme un dernier adieu, qu'aurait tronqué la douleur même. — Akaroas ! Quand, tous les sept, vous viendrez, la nuit, visiter votre beau grand lac ; amenez avec vous Maoui, pour ... qu'il ....

La distance absorba le reste.

Paris. — Typ. de E. Briere, 257, rue Saint-Honoré.


EKI
et
des
CRUELS
HUMAINS
MAGELLAN



Ouvrages du même Auteur :

DU TRAVAIL DANS L'AIR COMPRIMÉ. — Etude médicale, hygiénique et biologique. J.-B. Baillière et fils, rue Hautefeuille, 19. (Dans les pièces justificatives de ce travail, sont expliqués les usages de la vessie natatoire des poissons, ceux des vésicules à gaz des insectes et ceux aussi des sacs aériens des oiseaux. J'y donne, en outre, la théorie du vol des grands planeurs.)

QUATRE ANNÉES EN OCÉANIE.— En cours de publication. Le 1er volume de cet ouvrage (publié chez J. Hetzel, rue Jacob, 18) renferme des considérations générales sur la terre et l'humanité.

Le 2me volume qui traitera des papous de l'Australie et donnera la théorie du noir (autrement dit, la genèse du protoype végétatif de notre espèce) paraîtra sur la fin de 1874 ou au commencement de 1875.

LE CHOLÉRA CHEZ LES AUTRES ET CHEZ NOUS. — Nouvelle étude géographique et biologique, médicale et hygiénique, sociologique et morale. La première partie de cet ouvrage, publiée chez J.-B. Baillière, dit ce qu'est le choléra et indique son traitement rationnel.

PEUPLE ET BOURGEOISIE—En cours de publication.

LA CONVENTION INDUSTRIELLE ET LIBÉRALE ou LES ÉTATS GÉNÉRAUX DU TRAVAIL. Armand Le Chevallier, éditeur, rue de Richelieu, 61.

LES TRAVAILLEURS A LA SECONDE CHAMBRE. — Armand Le Chevallier, éditeur, rue Richelieu, 61.

EKI. — Chez les principaux libraires.

Paris — Imprimerie de E. Brière rue Saint Honoré, 257.


LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 414 4